ISSN 1969-2137
Juillet - Août - Septembre 2015
10 €

Lignes de crêtes

Juralternance
ECOLE DE PRODUCTION

n°28 Le(s) sens de l'École

Entre rêve et réalité

La COP 21, un défi global !

Podemos

Le sens du métier au SAMU

Vocation et mission de la famille

CdEP
Chrétiens dans l'Enseignement Public

Lignes de crêtes

est la revue de *Chrétiens dans l'Enseignement Public*, résultat de la fusion des Équipes Enseignantes et de la Paroisse Universitaire.

Elle s'adresse à ceux qui se sentent concernés par l'école et les questions d'éducation, qui ont le souci de nourrir leur foi pour faire vivre leurs engagements et éclairer leur regard sur le monde.

Abonnement à *Lignes de crêtes*

normal (non-cotisants)	36 €
réduit (cotisants, aumôniers)	25 €
soutien	à partir de 40 €
étranger	40 €

Cotisation à *Chrétiens dans l'Enseignement Public*

Cotisation minimale annuelle de 40 €

Cependant, nous vous proposons de déterminer le montant de votre cotisation en fonction de vos possibilités. Vous trouverez ci-dessous un tableau donnant des indications de montant.

traitement mensuel	cotisation
1000-1500 €	80 €
1500-2000 €	120 €
+ de 2000 €	160 € ou plus

Merci de libeller votre chèque à l'ordre de *Chrétiens dans l'Enseignement Public* et de l'envoyer à :

Chrétiens dans l'Enseignement Public
67 rue du Faubourg-Saint-Denis
75010 Paris - tél : 01 43 35 28 50

Prochains numéros

- Le bien commun
- Souffrance des enseignants

Page 1 et 4 de couverture :
Montage S. Cahen

Sommaire

Éditorial (M. Nicault) ..... p 3
Éduquer, instruire... (J.-L. Gourdain) ..... p 4

Métier
Qu'est-ce que je fais là ? (Sidonie) ..... p 5
École, lieu d'échange (B. Lepage) ..... p 6
Reportage TV ..... p 6
Déménagement d'une université (I. Tellier) ..... p 7
À quoi sert encore l'école ? (Bourgogne) ..... p 8
Juralternance (V. Soulé) ..... p 10
Des outils de travail (É. Tartar Goddet) ..... p 13
L'EMC (J. Descamps) ..... p 14
Ces enfants empêchés... (É. Tartar Goddet) ..... p 17
Cahier de Vacances de la République ..... p 17
Hannah Arendt ..... p 22

Église et Foi
Instruction, instruire... (O. Bertheuil) ..... p 23
De la lettre à l'esprit (J.-L. Gourdain) ..... p 24
Former des individus responsables de leur vie (J.-P. Willaine) ..... p 26
La COP 21, un défi global ! (G. Aurenche) ..... p 28

Société
Les attentats de janvier 2015 (G. Fischer) ..... p 30
Le sens du métier au SAMU (S. Goddet) ..... p 32

Relecture Biblique
La lettre et l'esprit (M. Annequin) ..... p 34

Et ailleurs ?
Témoignages du Bureau International ..... p 36
Podemos (A. Poisson) ..... p 38
Film La Forteresse ..... p 39

Vie culturelle
La belle promise (A. Bessières) ..... p 40
Une famille à louer (A. Bessières) ..... p 40
Une Bible (P. Fournier) ..... p 41
Carnets de thèse (I. Tellier) ..... p 42
Le monde a-t-il un sens ? (S. Cahen) ..... p 42
Livres d'enfants (M. Becker) ..... p 43

Vie de l'association
Rencontre FEEC/SIESC (C. Le Coz) ..... p 44
Bureau International (P. Molinier - S. Cahen) ..... p 45
Vocation et mission de la famille (J. Xhaard) ..... p 46
Adieu à Marie-Pierre (M. Lesquoy) ..... p 49
Rencontre Nationale 2016 ..... p 49

Iconographie
Le martyre de saint Étienne (S. Ceruti) ..... p 50

Site de CdEP : www.cdep-asso.org

Directeur de publication : Michèle Lesquoy - Commission Paritaire des Publications et Agences de Presse n° 0217 G 81752 du 7 juin 2012
Imprimerie Chauveau-Indica, 2 rue 19 Mars 1962 - 28630 Le COUDRAY

Éditorial

"Réfléchir ensemble au sens de l'école ? Quand trouver le temps de discuter sur le fond de notre métier ? La pause déjeuner se fait à toute vitesse à la cantine ou seul(e) dans sa classe. Au mieux, on se coordonne sur des projets, des contrôles communs, le choix d'œuvres à étudier, mais cela reste souvent fonctionnel. On a un sentiment de bricolage…". Qui ne reconnaît des réactions déjà entendues ?

Pour les migrants d'Afrique ou du Moyen-Orient, bravant tous les dangers, la réponse est pourtant simple ; combien de fois n'ont-ils pas dit : ***"Je veux poursuivre mes études pour avoir un bon métier / Je veux que mon enfant puisse aller à l'école pour qu'il ne connaisse pas ce que j'ai vécu"…*** ?

Il n'est pas question d'opposer ces deux attitudes. Se rappeler le besoin premier de toute instruction aide à se centrer sur l'essentiel, et situe notre école publique dans une histoire. Mais pour autant, il est légitime pour tout personnel d'une Éducation nationale ayant connu trois ministres différents en trois ans, de pouvoir continuer à trouver un sens au métier, au long d'une carrière et de changements de société… **Enseigner, transmettre des connaissances, former de futurs citoyens, former de futurs professionnels,** les Missions de l'école élaborées en 2001 sont aussi souvent sollicitées que remises en cause dans leur fonctionnement. "On devrait l'apprendre dans toutes les écoles !" : leitmotiv encore plus fréquent l'année passée. Il faut bien tâcher d'y voir clair, savoir apporter ou chercher des outils pour comprendre où l'on va et être capables de faire des choix judicieux. Interroger sa pratique collectivement ou avec sa hiérarchie, n'aboutit pas forcément à des lamentations de fonctionnaires geignards ou assistés…

Les attentats de janvier 2015 ont particulièrement servi de révélateurs sur la vulnérabilité de notre société et des attentes que cela provoque[1] : ***"Les valeurs que l'on voulait communes ne le sont pas pour tous, certaines barrières morales sont éclatées avec fracas, éclaboussant des certitudes finalement fragiles. La politique de la ville, l'école, le marché de l'emploi, l'encadrement religieux, la loi de 1905.., nous sommes tous concernés"***[2]. Enseignants ou pas, nous sommes en effet tous citoyens, donc responsables d'une réflexion globale.

Face aux inégalités sociales, aux marques de racisme ou restes de colonialisme, l'universalisme de la IIIe République s'est trouvé remis en question. L'emprise de l'individualisation sur la vie de chacun fait que les normes scolaires ne sont pas toujours soutenues par les familles. L'évolution accélérée de la société, des technologies, dans un cadre de plus en plus mondialisé, fait craindre une obsolescence rapide des compétences. L'idéalisme positiviste d'autrefois se heurte à la montée d'un certain cynisme chez des enseignants comme ailleurs : signe d'une absence de foi en un avenir ?

Mais la croyance en un âge d'or où l'esprit civique s'infusait de lui-même est tout autant erronée. Construire un cadre pour vivre ensemble, offrir une mémoire commune à toutes les populations de notre territoire, sans pour autant se focaliser sur le singulier et vouloir imposer un sens unique, tel est le défi. Vivre la mixité à l'école, dans ses sens multiples, c'est diminuer la distance entre chacun, au propre comme au figuré. Associer des différences ne sert à rien si l'on en reste au constat, à la juxtaposition. Si nous ne sommes plus dans une société au mode uni, il nous faut accepter de vivre et pratiquer différents sens en tension les uns avec les autres. Des analystes de management le rappelleront, faire travailler ces différences ensemble est plus productif et créateur qu'une simple pensée univoque, dont se nourrit l'opposition stérile entre instruire et éduquer.

"Les métiers de l'Éducation nationale, et particulièrement ceux de l'enseignement, ont beaucoup évolué ces dernières décennies. Les personnels intègrent depuis longtemps des pratiques professionnelles qui sont essentielles à la réussite éducative : le travail en équipe, le lien avec les familles, la prise d'initiatives pédagogiques, le soutien aux projets éducatifs, le suivi personnalisé des élèves…", affirme le Ministère lui-même dans un document de 2014[3]…

Une rentrée est l'occasion de s'ouvrir des portes et des fenêtres, même de façon limitée. L'occasion pour chacun de mettre une pierre à l'édifice, pour un espace ***"hors menace"***[4] : un espace ***où pouvoir compter sur un adulte, une main tendue pour échapper à l'adversité et à la fatalité, parce qu'apprendre et grandir sont des choses difficiles, inquiétantes et dans lesquelles on ne peut se lancer sans disposer d'un minimum de sécurité. Où, côte à côte avec le maître qui lui tend la main pour l'aider à grandir, l'enfant dispose de ressources, d'objets, de textes, de situations variées qui sont autant d'occasions de se mobiliser, d'apprendre et de se développer.***

Et là, d'où qu'on vienne, on peut se retrouver dans ces mots.

M. Nicault
Août 2015

1/ Voir le texte de G. Fischer p. 30
2/ Repris de l'éditorial d'É. Weill, Animation et Éducation n° 245, de l'Office Central de la Coopération à l'École
3/ Modernisation des métiers de l'Éducation nationale, 13/11/2014
4/ Trouvé dans Stage RRS Mermoz_21 octobre 2009, J-M Gauthier, CPC Lyon 8e, et repris du site http://www.aidh.org/korczak/meirieu/chap03.htm

Éduquer, instruire… Les leçons de l'étymologie

Bien que le débat qui consiste à opposer l'instruction à l'éducation puisse paraître périmé – instruire s'accompagne obligatoirement d'un acte d'éducation et une éducation qui rejetterait toute instruction tournerait à vide – il ressurgit périodiquement, dès qu'il est question de réformer l'école, tentation à laquelle succombe au moins un ministre sur deux !

Voyons donc si les ressources de l'étymologie ne pourraient pas contribuer à clarifier les choses.

Éduquer provient du latin *educare*, construit sur une forme brève de la racine du verbe *ducere* : conduire. Éduquer c'est conduire hors de. Il s'agit en l'occurrence de conduire un enfant à échapper à toute une série de déterminismes – familiaux, socio-culturels… – pour l'amener à la liberté. L'éducation est tout le contraire d'un dressage.

Instruire vient d'*instruere* : disposer en piles (*strues*), comme on assemble des briques pour faire un mur, ce qui suppose un ordre ; construire, bâtir. L'instruction est une construction organisée et raisonnée, ce n'est pas le gavage.

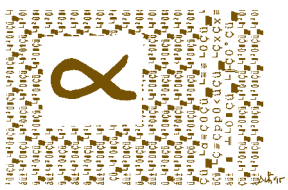
On le voit, les deux termes ne sont pas contradictoires. Pour aider l'enfant ou le jeune adulte à construire sa liberté, il faut lui donner les matériaux de cette construction. Une liberté fondée sur l'ignorance ou l'indifférence serait une proie facile pour toutes les forces d'asservissement. L'humanisation de chacun s'effectuera ainsi à partir d'un héritage, légué par les générations passées, qu'il faut prendre en considération, ne serait-ce que pour pouvoir le critiquer et aller plus loin : il faut grimper "sur les épaules de Darwin" et de quelques autres, comme le suggère le titre d'une émission radiophonique célèbre.

Un autre verbe est également éclairant, ***enseigner***, formé sur le nom latin *signum*, le signe, le signal. Dans cette construction de la liberté, l'enseignant est celui qui fait signe, qui indique la route, qui suggère la meilleure direction. Et ce signe il le donne non seulement par ce qu'il sait mais par ce qu'il est : enseigner c'est toujours s'enseigner[1], écrivait Péguy, tant il est vrai que l'enseignant, qu'il le veuille ou non, propose toujours un modèle humain à ses élèves, ceux qu'il s'agit précisément d'élever, de faire grandir.

Le processus éducatif suppose toujours cette sorte de surrection et c'est alors qu'on retrouve un dernier terme, dont on a oublié le sens ancien : ***institution***. Quand Montaigne traite de l'éducation des enfants dans un de ses *Essais*, il intitule celui-ci *De l'Institution des enfants* (I, 26). ***Instituer***, du latin *instituere*, lui-même formé sur la racine de *stare*, se tenir debout, c'est mettre debout, faire tenir debout. L'instituteur –pourquoi diable a-t-on remplacé ce beau nom par "professeur des écoles" ? – c'est celui qui aide l'élève à tenir debout. L'institution, en ce sens ancien, c'est au fond la synthèse entre l'éducation (pour qu'il puisse se mettre debout, il faut aider l'élève à se dégager de ses déterminismes) et l'instruction (il est non moins indispensable de lui donner des matériaux sur lesquels s'appuyer). Montaigne, pour définir l'objectif primordial de cette "institution des enfants" a recours à la belle image des abeilles qui font leur propre miel en butinant une diversité de fleurs : "Les abeilles pillotent deçà delà les fleurs mais elles en font après le miel, qui est tout leur ; ce n'est plus thym ni marjolaine : ainsi les pièces empruntées d'autrui, il les transformera et confondra pour en faire un ouvrage tout sien : à savoir son jugement. Son institution, son travail et étude ne vise qu'à le former". L'école, elle-même ***institution***, édifice mis debout à grand peine au cours d'une longue histoire, édifice sur lequel on peut s'appuyer et qu'il serait dangereux de fragiliser inconsidérément en cédant à la tentation d'un modernisme qui risque d'être vite périmé, a pour mission de former des femmes et des hommes debout.

Jean-Louis Gourdain,
Rouen

1/ Ce que Péguy dit de la société est transposable au plan individuel : "Pour toute humanité, enseigner, au fond, c'est s'enseigner ; une société qui n'enseigne pas est une société qui ne s'aime pas ; qui ne s'estime pas ; et tel est précisément le cas de la société moderne". ("Les crises de l'enseignement sont des crises de civilisation", dans Péguy tel qu'on l'ignore*, textes choisis et présentés par Jean Bastaire, Idées / Gallimard, 1973.) Cette réflexion, datée de 1904, n'a rien perdu de son actualité !*



Qu'est-ce que je fais là ?

Le "sens de l'école" : que voilà un bon thème de réflexion… très *oranginesque* = à agiter dans tous les sens (c'est le cas de le dire) ; à savoir :

- 1. Se poser cette question pour les élèves : quel sens a l'école pour eux ? Comment ce qu'ils y voient, entendent, ce qu'on leur demande d'y faire, d'apprendre,… peut-il (et DOIT-il) faire sens, à leurs yeux ?

- 2. Se poser cette question pour les parents : qu'attendent-ils de l'école ? Par quoi sont-ils surpris, décontenancés ? Que ne comprennent-ils pas (du petit monde et du langage de l'école) ?

- 3. Se poser cette question pour les professionnels qui y travaillent : personnel de direction, d'encadrement, d'éducation… : de temps en temps, chacun est-il capable de prendre du recul, de s'extraire de l'urgence des multiples tâches à y accomplir pour se poser la question *"quel sens a ce que je fais/dis à l'école, où je travaille ?"*.

Depuis que je l'ai lue un jour, la petite parabole suivante ne me quitte pas, et revient notamment chaque fois que je me questionne sur ce que je fais à l'école (au collège, puis au lycée, en l'occurrence), ou sur ce qu'y font mes élèves :

Pourquoi casser des cailloux ?

Sur la route de Chartres, un pèlerin longe une carrière, et il y voit un homme fatigué, accablé, suant, qui casse des cailloux, taille des pierres, à grand coups de maillet. Son visage exprime le malheur et ses gestes la rage. Le voyageur s'approche de lui et lui dit :
"Bonjour. Que faites-vous, mon brave ?
- Vous voyez bien, je casse des cailloux… C'est dur, j'ai mal au dos, j'ai soif, j'ai chaud… Je n'ai rien trouvé que ce métier stupide et douloureux… C'est mal payé. C'est normal puisque je suis nul".
Le pèlerin continue sa route et voit plus loin un autre homme qui casse des cailloux ; lui n'a pas l'air trop malheureux.
"Bonjour, reprend notre ami, qu'est-ce que vous faites ?
- Eh bien, je gagne ma vie en taillant des pierres ; je n'ai pas trouvé d'autre métier pour nourrir ma famille, mais je suis déjà bien content d'avoir celui-là. C'est un métier fatigant, mais il a l'avantage d'être en plein air…".
Notre voyageur poursuit son chemin et s'approche d'un troisième tailleur de pierres, qui, lui, est souriant, radieux :
"Bonjour, que faites-vous, et pourquoi êtes-vous si souriant ?
- Moi, monsieur ? dit-il, mais… je bâtis une cathédrale !!!"

C'est vrai que quand on a "une cathédrale dans la tête", on ne casse pas les cailloux de la même manière… !!!

[Histoire parfois attribuée à Charles Péguy (?) et rapportée par Boris Cyrulnik, dans Parler d'amour au bord du gouffre *; éd. O. Jacob, 2004].*

Il m'arrive en effet de me sentir découragée, par les élèves (*ils* ne fichent rien chez eux ; ils ne m'écoutent pas en cours, papotent sans cesse, ou déploient des trésors d'ingéniosité pour consulter leur portable en douce…) ; ou par moi-même (*tu* n'arrives pas à les intéresser ; là tu n'as pas su quoi répondre ; tu es une prof nulle…) ; ou par le programme ; l'administration ; … Classique. Normal.

Mais quand je prends vraiment du recul, à toutes ces questions *"Mais qu'est-ce que je fais là ? Pourquoi je me donne autant de mal ? Pourquoi est-ce si long ou difficile de leur inculquer telle notion, tel savoir-faire ?…"*, je me réponds, en souriant intérieurement : *"Normal, je bâtis une cathédrale ! Je construis un être humain ! J'apporte ma pierre à l'édifice du savoir culturel…"*. Et tout reprend sa place, sa taille, les taupinières cessent d'être des montagnes, et me voilà requinquée et repartie pour un tour ! Mais oui, une cathédrale, vous vous rendez compte ? C'est gigantesque, on ne la construit pas en un jour, ni tout-e- seul-e- ! C'est magnifique, quel plus bel ouvrage ? Et surtout, si c'est bien ancré sur terre et que cela pèse bien lourd, cela monte aussi vers le ciel… et vers le Seigneur !!!

Sidonie

École, lieu d'échange

Si l'école sert à quelque chose, ce doit être d'abord à la constitution d'une identité commune de valeurs qui permettent à chacun d'être soi-même dans le respect des autres. L'école est un vivre-ensemble où des élèves partagent une éducation commune. Dans l'apprentissage des savoirs et savoir-faire, l'école est un lieu d'échange, où une génération développe ses capacités d'autonomie (ou devrait le faire). Plus que jamais il me semble que ce qui compte est la façon dont l'école met le savoir en perspective avec une réflexion sur celui-ci. De plus en plus Internet apparaît comme un accès direct au savoir ; or ce "savoir" n'est pas forcément celui de la raison, ni toujours exact : c'est la connaissance la plus consommée vers laquelle se ruent les internautes, pas forcément la plus juste. Imaginons un extra-terrestre débarquant sur cette terre: on lui parle de la messe en si de Bach ; il n'y a pas si longtemps, s'il se fiait à Google, il pouvait croire que la messe en si de Bach, c'était une femme de ménage en train de chantonner !

Cette facilité crée des illusions que l'école doit rompre : être homme, n'est-ce pas se confronter à l'effort, peut-être aussi à l'échec ? Ne dit-on pas que les meilleurs élèves ne font pas forcément les meilleurs profs ? Que connaît des doutes et des difficultés de celui qui apprend, celui qui n'a jamais rencontré de telles difficultés ? Si notre savoir ne devient pas une part de nous-mêmes, ne va-t-il pas se déshumaniser ? Apprendre, n'est-ce pas inscrire son savoir dans une histoire personnelle qui nous rend plus proches les objets de notre étude ? Mais il faut que l'école ouvre le champ de la curiosité : elle doit être une ouverture sur le monde et le réfléchir, c'est à dire le refléter et le penser.

En discutant avec une collègue de maths, je lui signifiais qu'il ne me restait plus grand-chose des maths (ce que je regrettais)... Elle me dit qu'il devait bien m'en rester le plus essentiel : une certaine discipline d'esprit. Ce que je regrette le plus aujourd'hui dans l'école, c'est qu'elle ne fournit pas assez aux élèves les clefs, les modes opératoires qui leur permettent de mettre en œuvre une pensée construite. Certains se découragent car ils ne voient comment chercher, comprendre.

Si je continue à enseigner, c'est parce que là où je suis, j'ai la chance de voir une jeunesse mobilisée qui comprend certains de ces enjeux du savoir. Tout n'est pas rose à l'école et les difficultés du vivre-ensemble sont nombreuses, mais quand on montre à nos élèves que le savoir peut aider à comprendre certains problèmes pour les surmonter, je pense que l'école acquiert un grand sens pour eux.

Bernard Lepage
Maine-et-Loire

Reportage TV

Sur MYTF1, sur Internet, vous pourrez visionner, dans la catégorie magazines d'infos, l'épisode du 21 Juin du Sept à Huit, émission présentée par Harry Roselmack, dont un court reportage, sous le titre Les lycéens sous tension, montre **Onésime**, un des blogueurs du site CdEP, en pleine action auprès de ses élèves : grâce à la municipalité de Gennevilliers, les élèves de terminale du lycée public ont la possibilité d'aller réviser leur Bac à la campagne, au calme, avec certains de leurs professeurs, participant bénévolement à ce projet pédagogique.

Déménagement d'une université

Mon université, Paris 3 – Sorbonne Nouvelle, doit déménager. Ses bâtiments principaux actuels ("Censier"), dans le 5e arrondissement de Paris, datent des années 70. Ils nécessitent une réhabilitation rendue impossible par la présence "d'amiante encastré". Pas moyen de faire des travaux tout en maintenant l'activité universitaire : le déménagement est donc impératif. Le projet actuel est au moins le troisième en date. Je n'ai pas connu les précédents mais je suis attentivement les étapes de celui qui est en cours, riche d'enseignements sur les contraintes contradictoires qui s'imposent au milieu universitaire.

Personne, à vrai dire, ne regrettera les bâtiments de Censier. Ils sont impersonnels, peu fonctionnels, très moches, déjà délabrés. Mais Paris 3 dispose d'autres implantations annexes dans divers arrondissements de Paris, qui devront toutes également être évacuées au profit du nouveau campus, qui, lui, sera situé à côté de la place de La Nation. Pourtant, l'espace disponible sur place est inférieur à celui occupé actuellement par Censier et ses diverses annexes : "c'était ça ou la banlieue !", fait valoir la présidence. La menace est lourde, en effet…

Un concours d'architectes a déjà eu lieu, un projet a été sélectionné. Il se doit de combiner les contraintes du site (présence de bâtiments historiques qui doivent rester tels quels) et la "vision" d'un nouveau campus en plein cœur de Paris. En quoi consiste cette vision ? Les représentants du cabinet d'architectes sélectionné mettent sans surprise en avant les qualités environnementales de leur projet : de la lumière, une ouverture sur le quartier, de nouvelles normes de qualité pour les locaux…

La perception de l'enseignement supérieur qu'il véhicule est plus ambiguë. Côté étudiant, ce serait plutôt une université "à l'ancienne" : une grande bibliothèque centrale (tiens, les livres sont encore importants ?), des salles de classes traditionnelles (le bureau du prof qui fait face à des alignements de bureaux d'élèves), des salles informatiques et des connexions Internet, certes, mais sans que cela change quoi que ce soit à l'agencement des autres équipements. On ne prévoit ainsi pas plus de prises électriques que dans les bâtiments actuels, alors que la plupart des étudiants viennent désormais en classe avec un ordinateur portable, et que leurs "polycopiés de cours" ne sont plus imprimés, pour les inciter à les consulter directement sur le site Internet de leur filière d'enseignement. On veut faire des économies de papier et d'électricité en même temps, au risque de l'incohérence.

Côté personnels c'est, avant même qu'une seule pierre n'ait été posée, la gestion de la pénurie qui prévaut déjà. Les salles de cours disponibles seront moins nombreuses qu'actuellement (laissant présager des emplois du temps très contraints), le nombre de bureaux est très insuffisant pour que chacun y trouve une place : il faudra composer avec des "salles communes" et des "espaces détente". Aucun m^2 n'est réservé à la recherche. Les laboratoires hébergés dans certains des bâtiments actuels sont priés de se trouver des locaux ailleurs. Les enseignants-chercheurs enseigneront ici et iront donc ailleurs pour faire leur recherche. Il est vrai que Paris 3 n'accueille que des chercheurs en sciences humaines et sociales, sur lesquels on compte peu pour dynamiser l'innovation et la croissance du pays…

Seule concession à la modernité : l'université aura en son sein un plateau média (pour enregistrer des cours en vidéo, par exemple), plusieurs salles de spectacles (le théâtre et le cinéma y sont des filières d'enseignement prisées) et… un espace fitness ! Les universitaires du futur n'auront pas de bureau, mais ils seront experts en multimédia, détendus et en forme.

Isabelle Tellier
Paris

“À quoi sert encore l’école ?”

La rencontre des équipes CdEP de Côte d’Or qui a eu lieu le 14 mars 2015 a permis de regrouper actifs et retraités de Côte d’Or mais aussi des départements voisins autour de cette question.

À quoi sert encore l’école : Transmettre des savoirs ? Apprendre à vivre ensemble ? Construire la personne ?

La présentation de situations ou pratiques différentes, innovantes, telles que :

- les réflexions de collégiens après le visionnage du film ***Sur les chemins de l’école***,
- les ateliers philosophiques en maternelle,
- l’éducation à la culture de paix,
- ou encore la pratique d’un orchestre à l’école,

a permis de créer le débat et de s’interroger sur les missions de l’école, ainsi que sur leur sens dans la vie de classe pour les enfants.

Après le repas, nous avons médité et échangé à partir du texte de la Samaritaine commenté dans *Lignes de Crêtes* (n° 25), pour saisir la pédagogie de Jésus et voir en quoi elle peut éclairer nos pratiques pédagogiques.

Nous vous livrons un compte-rendu de nos échanges sous forme de trois textes émis par les groupes constitués, textes exprimant la réalité et les sentiments qu’elle provoque, mais aussi des questions pour aller plus loin et entrevoir l’avenir de notre école publique et des enfants qui y sont accueillis.

Premier groupe :

- Il est nécessaire de continuer à travailler dans le cadre de projets, en lien avec les programmes et en se posant la question de l’utilité de la note. Mais, il est de plus en plus difficile de construire des projets : ils doivent entrer dans des priorités, sinon on n’a rien, en termes de budget. Il y a une crainte administrative qui nous oblige à tout justifier, “ça devient très lourd”.

- *Les enseignants doivent “mouiller leur chemise”. Le travail en équipe est une aide, mais l’administration est un frein, y compris à l’envie.*

- Construire un lieu qui **permette aux enfants d’exprimer leurs rêves**, en se rappelant que ce n’est pas l’école qui permet d’accéder au métier. La réalisation du rêve passe aussi par l’effort. Aller à l’école, c’est sortir de chez soi. Il faut affronter des dangers.

- *L’enseignant doit rester un modèle, il complète les références fournies par la famille.*

- **La relation avec les syndicats** est plus difficile, à cause de la question des nouveaux rythmes. On a besoin de temps d’analyse de la pratique, de temps de paroles éclairés par des professionnels.

- ***Ce qui nous fait tenir, ce sont les petits moments positifs vécus avec les enfants et aussi les parents****, même si avec ces derniers, il peut y avoir des problèmes qu’il convient de dépasser.*

- Le lien avec les parents est nécessaire mais compliqué à gérer : on est “surveillé” par eux, donc il faut que nos projets soient lisibles. Il y a toutes sortes de parents, avec des attentes différentes. Les uns veulent qu’on fasse du Montessori, surveillent la conformité aux programmes, les autres vérifient que leurs enfants reviennent “en bon état”.

Deuxième groupe :

- ***À quoi sert l’école ?*** *Est-ce que c’est un instrument qu’on essaie de s’accaparer ? Derrière “servir”, il y a “service public” : est-ce que ça existe encore ?*

- **Le film *Sur les chemins de l’école* insistait sur l’initiation.** Chez nous, l’école tombe sur les élèves sans qu’ils aient le temps de rêver et de se projeter. Ils sont formatés par des évidences, donc il faut prendre le temps de leur faire dire à quoi ça sert.

- *Les enseignants (et les élèves) doivent se persuader que le savoir transmis est un véritable trésor, essentiel à l’être.*

- On a parfois l’impression que **la pédagogie est élaborée par des instances supérieures et que les enseignants sont des exécutants** interchangeables pour les autorités, ce qui veut dire que la notion d’équipe n’est pas essentielle.

- ***L’enseignant doit être acteur de sa pédagogie****, bien dans ses baskets, ce qui est difficile pour ceux qui n’ont pas le temps d’échanger ou de relire leurs expériences. On parle de souffrance au travail, même si le seuil de tolérance des*

jeunes est peut-être plus élevé. Toutefois quand on regarde le travail considérable qu'il y a à faire en début de carrière, l'énergie à déployer, le temps pour avoir un poste sur Dijon, le temps de travail effectif (50 heures pour les enseignants du premier degré), le retentissement sur la vie personnelle et de famille, on se dit qu'il y a des choses qui peuvent être insupportables, sauf à avoir des exigences différentes de la génération précédente : "ce n'est pas grave si ce n'est pas fait". Pour les plus anciens, le métier reste passionnant, mais ce sont tous les à-côtés qui coûtent : travail chez soi le soir, le week-end...

• **Le rôle du directeur semble décisif** *(intéressant d'avoir trois directrices parmi les participants).* Ils sont chefs d'orchestre, et ont une vraie liberté, encore plus grande s'ils ont une équipe derrière eux. On devrait utiliser davantage la grande liberté qu'on a dans l'Éducation nationale. On peut recourir à des personnes ressources, à des intervenants extérieurs (formation des médiateurs), que tous les directeurs n'utilisent pas.

• ***Le syndicat ne fonctionne plus comme lieu de revendication.*** *"Je me sentais capable de dire ce qu'on voulait faire". Comment faire vivre cette dimension (= être entendu dans ce qu'on veut faire avancer !) ?*

• **On a l'impression qu'on réinvente toujours les mêmes demandes** : questionnement autour de Éduquer/Instruire. L'autonomie des collèges semble ouvrir à 20 % du volume horaire pour des projets spécifiques. Va-t-on les utiliser ? Il fallait utiliser l'heure inscrite à l'emploi du temps en lycée (travail individualisé ?) sinon elle disparaissait.

• ***La démarche d'initiation*** *semble plus facile à l'école maternelle. Pour la suite, il y a plein de trucs qu'il faudrait ficher en l'air, en insistant sur la liberté pédagogique.*

Troisième groupe :

• **Faire vivre le lien école - famille.** Beaucoup de parents sont isolés, en souffrance, sans repères, démunis. Comment les accompagner ? Dans quels lieux, avec quelles ressources et partenaires associatifs ? Les nouveaux dispositifs peuvent ou non favoriser la rencontre des parents (plus de samedis matins, les NAP (Nouveaux Accueils Périscolaires...). Des choses ont existé (petits déjeuners avec les familles dans les écoles), d'autres doivent être inventées. Organiser des cafés-parents dans des lieux proches... Animés par qui : enseignants, bénévoles, professionnels ?

• ***Il y a un défi par rapport à la question complexe du genre.*** *La lutte contre les stéréotypes doit être constamment reprise. Comment fait-on pour que les filles puissent accéder au ballon de foot ? Sans se faire taper dessus par les familles...*

• **Des thèmes qui nous sont chers avancent dans les textes officiels et dans l'institution :** estime de soi (prochain congrès de l'AGIEM – Association Générale des Instituteurs d'Écoles Maternelles), bienveillance dans les nouvelles formes d'évaluation... Notre demande souvent réitérée de prise en compte de la dimension émotionnelle peut-elle avancer plus vite ?

• ***Les nouveaux textes (socle commun, Éducation morale et civique, nouveaux programmes..) vont-ils dans le bon sens ?*** *Il semble que les programmes de la maternelle soient plus réalistes que ceux de 2008. Ils nous laissent toujours la liberté de travailler comme nous l'entendons : manipulations Montessori, grilles d'intelligence multiple de Gardner, introduire les jeux de société à règles (on ne joue plus dans les familles), réapprendre à tracer des marelles à la craie. Est-ce qu'il pourrait y avoir une infusion de la pédagogie de la maternelle vers l'élémentaire ?*

• **Comment continuer d'innover pour répondre aux besoins des élèves avec l'inspection actuelle ?** Les inspecteurs ne sont plus des pédagogues mais des gestionnaires. Ils se moquent de la vie de l'École, de la stabilité des équipes. La lourdeur des procédures décourage les collègues qui ont des idées. Trop de paperasse à tamponner, des projets qui ne sont pas dans les priorités de la Circonscription (patrimoine..). Deux conséquences : on reste de plus en plus entre nous, ça manque d'ouverture. Cela signifie aussi que le pilotage de l'institution se fait par les équipes et directeurs dynamiques et pas par l'autorité.

• ***La communication de l'école*** *reste un problème : Comment se fait-il qu'elle ait une image contradictoire dans les médias, avec tout ce que nous y faisons de positif ?*

Comment améliorer cette image -classements PISA (Programme international pour le suivi des acquis des élèves), violence...- grâce au dévouement de tous ceux qui s'y impliquent ?

Une école qui redonne fierté et dignité à des jeunes en difficulté

À Dole, dans le Jura, l'école Juralternance forme à un métier et à un savoir-être des jeunes qui n'ont nulle part où aller. Un dispositif pilote associé d'ATD Quart Monde.

Vendredi, c'est jour de classe à Juralternance, une école un peu particulière pour des jeunes en difficulté, installée à Dole. Les élèves ont troqué leurs combinaisons d'atelier pour des jeans et des blousons. Certains ont une casquette vissée sur le crâne. Sur les murs de la salle de cours, attenante à l'atelier, on a affiché les conjugaisons des auxiliaires *Être et Avoir*, et les temps au passé du verbe *Souder* : *"j'ai soudé, je soudais..."* Au programme, du français avec l'étude d'un extrait du roman *Le vieil homme et la mer.*

Primo-arrivants, gens du voyage, décrocheurs

Autour de la table tout en longueur, il y a Rémi, 18 ans et demi, engoncé dans son sweat, un jeune issu de la communauté des gens du voyage. Il a quitté l'école en fin de primaire et a suivi tout le collège par correspondance. Autant dire qu'il n'a pas appris grand-chose car il est très difficile d'étudier seul. Dimitri, 18 ans, avec son sourire doux, s'est, lui, perdu après un CAP de menuiserie. Il est mal tombé dans une entreprise. Dégoûté, il a enchaîné les petits boulots. Il y a aussi Aris, 18 ans, venu de République Démocratique du Congo (RDC), son voisin, Falikou, 16 ans, de Guinée-Conakry...

Primo-arrivants, "décrocheurs" du système scolaire ou élèves en souffrance..., ils se trouvaient dans la nature, recalés d'un peu partout, jusqu'à ce qu'ils atterrissent à l'école de production Juralternance. *"Nous accueillons des jeunes qui, sans cela, n'auraient nulle part où aller"*, souligne Jean-Yves Millot, le directeur d'Eccofor (pour Écouter, Comprendre, Former), l'association qui a créé Juralternance où il enseigne à temps partiel. Prof de maternelle en ZEP, il a été longtemps responsable du Réseau école d'ATD Quart-Monde à Dole. "*Or, poursuit-il, chacun est porteur de richesses et de compétences qui ne demandent qu'à être valorisées*".

"Entraidez-vous"

Ce matin, l'exercice de français porte sur la compréhension de textes et la capacité à en extraire des informations. Les élèves doivent répondre par écrit à des questions de plus en plus difficiles. *"Vous vous mettez par deux ou par trois pour vous entraider. Si vous avez besoin, vous pouvez utiliser les dictionnaires"*, annonce l'enseignante, Annie Millot, en distribuant les textes photocopiés.

"Qui est l'auteur du texte ?", "De quel livre est-il extrait ?"... Le crayon en l'air, certains ont déjà fini. D'autres en sont toujours à déchiffrer les questions. Rémi, qui

a obtenu l'an dernier son Certificat de Formation Générale[1], se balance sur sa chaise. À ses côtés Abou, qui maîtrise encore mal le français, peine. Rémi lui montre, vite fait, la réponse. Nettement plus pédagogue, Dimitri, explique à voix basse à son voisin, non francophone lui aussi, et s'assure régulièrement qu'il a bien compris. Plus loin, Gurinder Singh, 17 ans et demi, se donne un mal de chien pour répondre par écrit. Arrivé en septembre 2013 de l'état indien du Pendjab, il ne parlait pas un mot de français. Il rêve aujourd'hui de pousser jusqu'au bac.

"J'avance avec eux"

Annie Millot passe de petits groupes en petits groupes, souriante et rassurante. Elle aide un élève à chercher dans le dictionnaire. Elle donne une carte du monde à ceux qui, en avance, en sont déjà à la question sur l'île évoquée dans le texte. Puis elle va s'asseoir à côté d'Abou bloqué sur la première question, un regard de noyé. "*Je pars d'eux et j'avance avec eux,* explique-t-elle, *les cours sont basés sur la coopération et l'entraide*".

Annie Millot a du savoir-faire. Institutrice, depuis des années elle est enseignante dans un camion-école pour les enfants de la communauté du voyage. Passionnée par la pédagogie qu'elle met en œuvre, pour rien au monde elle ne reviendrait dans une classe "ordinaire".

Jean-Yves Millot, lui, est monté dans une salle du premier étage avec Mohammed, un élève de la filière Pneu – l'autre étant la Métallerie. Il revoit avec lui, sur un ordinateur, son rapport de stage. Lui aussi se montre encourageant, patient. "*La phrase se termine toujours par un point*", rappelle-t-il. Puis il fait préciser à Mohammed : "*Qu'as-tu fait dans le garage où tu étais ? Tu as testé des pneus d'occasion, tu les as aussi triés, appairés, c'est-à-dire mis par paire…*".

Entre école et entreprise

Dès lundi matin, les élèves retrouveront l'atelier où le travail les attend. En tant qu'école de production, Juralternance est une structure bien spécifique. D'un côté, c'est une école où les élèves passent un tiers de leur temps en cours – à Dole, le mercredi matin et le vendredi – pour consolider, voire acquérir les bases – lire, écrire, compter.

Comme il n'y a aucune sélection, certains arrivent sans avoir le niveau CM2. "*Nous prenons les plus éloignés de l'école, car ils ont aussi droit à des dispositifs*", souligne Claude Chevassu, président d'Eccofor et membre d'ATD Quart-Monde. D'un autre côté, Juralternance est une entreprise où les élèves passent les deux tiers de leur temps en atelier. Guidés par des professionnels salariés, ils réalisent les commandes de clients, particuliers et entreprises – recyclage de pneus d'occasion et réparations, fabrication de grilles, garde-corps, tonnelles, serres…

Juralternance (établissement technique privé reconnu par le rectorat d'académie) est la première École de production de Franche-Comté – on en compte une vingtaine en France . Elle s'est ouverte en septembre 2013 avec la section Pneu qui accueille cinq élèves. La Métallerie a suivi à la rentrée 2014, avec 6 jeunes qui préparent un CAP en deux ans, voire en trois ans. Sept jeunes sont d'ores et déjà inscrits pour la prochaine rentrée.

"Faire pour apprendre"

Pendant que les élèves sont en cours, dans l'atelier Métallerie, Laurent, maître professionnel, peaufine les commandes et révise le matériel – postes à souder, plieuses, cisailleuses… "*On fait payer aux clients un prix pas très en-dessous du prix du marché pour ne pas concurrencer les entreprises locales,* explique-t-il, *mais comme nos jeunes n'ont pas d'expérience, quatre heures de leur travail valent une heure d'un pro*". Il se dit toutefois satisfait : "*Ils ont la motivation*", ce qui leur est demandé en priorité, l'absentéisme étant banni. Durant leur pause, ils viennent montrer, fièrement, leurs réalisations : des grilles de jardin.

"*C'est la pédagogie du faire pour apprendre, à l'inverse de celle, habituelle, d'apprendre pour faire ensuite*", explique Claude Chevassu. "*Il y a des jeunes à qui l'enseignement traditionnel ne convient pas,* complète Jean-Yves Millot. *Il faut leur apprendre autrement, leur faire prendre conscience qu'ils ont un potentiel, sont capables de s'engager dans une voie et de réussir*".

JURALTERNANCE :

Créée en 2013 par Eccofor, Juralternance accueille des jeunes en difficulté de 16 à 18 ans qu'elle forme gratuitement à des métiers en tension comme la métallerie. Non reconnue par l'État, elle est financée par ses activités, par la région, par des fondations et par la taxe d'apprentissage – versée notamment par Michelin.

Des jeunes rejetés par l'école

L'idée de créer Eccofor, puis dans la foulée Juralternance, est née d'une rencontre entre Annie Millot, forte de son expérience auprès des gens du voyage, et Claude Chevassu, qui prend en stage dans son garage de pneus des décrocheurs. Que faire pour tous ces jeunes rejetés par l'école, qui ont des talents et voudraient s'insérer ? Lors d'un colloque d'ATD Quart Monde en novembre 2011 à Lyon, ils découvrent le concept d'École de production – former des jeunes à des métiers en tension. Et ils se lancent.

"*On a mis ensemble le monde de l'enseignement, le monde économique car il y a des métiers qui recrutent, comme soudeurs, et les familles qui ne savent plus quoi faire de leurs enfants. Et le projet s'est concrétisé*", résume Claude Chevassu. Il connaît la question. Peu à l'aise à l'école, il a repris l'activité familiale de négoce et de réparation de pneus. Puis il en est devenu le gérant.

Pionnier de l'économie sociale et solidaire, il jouit d'une bonne image dans la région, ce qui a aidé à attirer des partenaires. À ses côtés, Annie et Jean-Yves Millot, ainsi que des bénévoles, ont aussi mis toutes leurs compétences et leur enthousiasme dans le projet.

295 :

C'est le nombre de décrocheurs estimé à Dole en 2013.
En France, ils sont chaque année 140 000 à quitter l'école sans diplôme – 17 % d'une classe d'âge.

Il n'y a pas de fatalité

Mais le budget pour financer les 8 000 euros que coûte par an un élève reste fragile. L'objectif est d'en assumer 60 % grâce aux recettes des commandes – les premières années, on reste toutefois en dessous. Les 40 % restants sont financés pour moitié par la taxe d'apprentissage, pour l'autre moitié par le Conseil régional de Franche Comté et par des fondations, notamment la Fondation de France et celle de l'UIMM (Union Interprofessionnelle des Métiers de la Métallurgie). Mais pour pérenniser le projet, il faut toujours plus de partenaires.

En mars 2014, Juralternance est devenu un projet pilote associé d'ATD Quart-Monde. Dans la région et même au-delà, il a recueilli un beau succès d'estime. Le Recteur, les élus et des chefs d'entreprise ont fait le déplacement. Pour l'équipe, un premier but est atteint : si l'on se met ensemble, il n'y a pas de fatalité à l'échec de quelques-uns.

Véronique Soulé

1/ Le CFG, garantit l'acquisition de connaissances de base dans trois domaines généraux de formation : français, mathématiques, vie sociale et professionnelle, pour les élèves des enseignements généraux et professionnels adaptés et de troisième d'insertion.

Avec l'aimable autorisation d'ATD Quart Monde

La première École de production a été créée en 1882 à Lyon par Louis Boisard, ingénieur et prêtre. L'idée est de former des jeunes, rétifs à l'enseignement classique, à des métiers manuels selon le principe "*Faire faire d'abord, expliquer ensuite*". Les élèves travaillent les deux-tiers de temps dans des ateliers de production et passent un tiers de temps en cours.

20 : C'est le nombre d'écoles de production en France, la moitié en Rhône-Alpes

ECCOFOR :

Association à but non lucratif créée en 2012 à Dole, partie de l'économie solidaire, Eccofor (pour Écouter, Comprendre, Former) rassemble des chefs d'entreprise, des enseignants, des cadres bancaires... et oeuvre en faveur de l'insertion des jeunes.

Pour plus d'information , voir la F*euille de route Quart Monde* de juillet 2015 ou le site feuillederoute@atd-quart-monde.org

Des outils de travail

Exercices issus du livre d'Édith Tartar Goddet : ***Développer les compétences sociales des adolescents par des ateliers de parole.***

Un livre original qui explique comment pratiquer et mettre en œuvre les ateliers de parole en contexte scolaire, pour aider les jeunes en difficulté à réactiver ou à développer leurs compétences sociales. (Extrait de la 4e de couverture).

Éditeur : Retz - Collection : Savoirs pratiques éducation - 192 pages
Support : E-book pdf
Livre numérique : 17,20 € - Ouvrage papier : 20,40 €

EXERCICE 83

Qu'est-ce que j'apprécie ?

Je lis chaque question. Je cherche mes réponses. J'en discute avec les membres du groupe.

- Qu'est-ce que j'apprécie dans l'établissement scolaire que je fréquente cette année ? Quels mots, quelles expressions est-ce que j'emploie pour le nommer ?
- Comment se nomme l'établissement ? Quelles sont les significations de ce nom ?
- Quel est mon degré de satisfaction à venir chaque matin dans l'établissement ? Plutôt content – Indifférent – Plutôt mécontent ...
- Est-ce que je me sens chez moi lorsque je suis dans l'établissement ?
- Qu'est-ce que j'apprécie le plus quand je suis dans l'établissement ? (Je classe mes réponses par ordre de préférence.)
- Qu'est-ce que je n'apprécie pas du tout dans l'établissement ? (Je classe mes réponses par ordre de préférence.)
- Qu'est-ce qui me motive à me rendre chaque jour dans l'établissement scolaire ?

Les locaux	La classe	Un élève, d'autres élèves
Les professeurs	Les surveillants	D'autres adultes
Les cours	Les connaissances	Les activités
Autres réponses :		

Tout public – Assez facile – 15 à 20 minutes – Sans préparation

EXERCICE 84

L'école a-t-elle du sens pour moi ?

Je réponds spontanément aux différentes questions de l'exercice. J'en parle avec les participants de l'atelier de parole.

Quel est le sens de l'école pour moi ?

Elle me tire vers le haut ↑ Elle me fait avancer → Elle me fait tourner en rond ↻

Elle me tire vers le bas ↓ Elle me fait reculer ←

À l'école, je suis plutôt acteur/actif (je participe) ou spectateur/passif (j'attends) ?

Qu'est-ce que l'école m'apporte ?

Qu'est-ce que l'école ne m'apporte pas ?

Aller à l'école, ne pas aller à l'école, au collège, au lycée : qu'est-ce que ça change pour moi ?

J'imagine ce que je serai ou ce que je ferai si, depuis plusieurs années, je n'étais pas allé à l'école, au collège, au lycée : je dresse mon portrait.

Tout public – Assez facile – 5 à 10 minutes – Sans préparation

En vue de l'Enseignement Moral et Civique (EMC) prévu à la rentrée 2015, Jacques Descamps nous a proposé sa contribution aux réflexions, destinée au départ à son syndicat (Sgen-CFDT), "mais qui peut intéresser d'autres enseignants en activité ... plus de questions que de réponses, mais nous ne partons pas de zéro ! Je suis preneur de toutes les critiques" .

L'EMC... un supplément d'âme dans un univers impitoyable ?

Beaucoup de questions et quelques tentatives de réponses

Le choc du mal, l'hésitation des mots

Après l'unanimité émotionnelle du 11 janvier, on a entendu tout et n'importe quoi sur "les valeurs de la République", "la laïcité", le "vivre ensemble"... et sur les déficiences de l'École dans ce domaine (un de plus !). Mais depuis deux ans aussi les discours officiels hésitaient sur les réponses à apporter et même sur les appellations, entre "morale laïque", "éducation morale", "enseignement moral et civique", sans oublier "l'étude des faits religieux"[1]. Avant la mise en place de l'enseignement laïc de la morale (EMC) prévue en septembre prochain, voici six questions très ouvertes et quelques pistes d'action possibles.

1/ Les enseignants peuvent-ils enseigner une morale sans être clairs sur leur rôle d'éducateurs ?

Tous les adultes qui ont en charge des enfants font de la morale, souvent sans le savoir. De la morale, l'enseignant en fait tous les jours : quand il installe une certaine organisation du travail (individuel ou collaboratif, à deux, trois ou plus...), quand il impose (ou négocie) une certaine discipline, quand il met en place un système d'évaluation (droit à l'erreur ? droit à l'aide ? droit de recommencer ?...), quand il intervient (ou non) dans un conflit, quand il réagit (ou non) à un incident... Toutes les relations entre élèves et entre les élèves et les enseignants renvoient à une ou plusieurs règles morales, respectées ou non. Certaines sont explicites (le règlement de classe, le règlement intérieur, le code pénal...) mais la plupart sont implicites. La famille, les éducateurs, les nounous, les enseignants, les animateurs, les entraîneurs sportifs, tous les adultes responsables d'enfants, par leurs paroles, par leurs silences, par leurs actes, par leurs comportements, par leur exemple (ou contre-exemple) ont un rôle d'éducation morale, qu'ils le veuillent ou non. Dans l'Éducation Nationale, certains enseignants refusent à priori ce rôle éducatif ("je suis là pour enseigner, pas pour éduquer"), beaucoup d'autres considèrent que "c'est évident, on n'a pas besoin d'EMC pour ça.." et surtout ce rôle n'a jamais été concrètement prévu dans les formations initiale et continue, sauf à dose homéopathique.

2/ Peut-on enseigner les droits humains si les droits des enfants ne sont pas respectés, ni même connus des enseignants ?

La France a signé la Convention internationale des droits des enfants (CIDE) : qui la connait ? (notamment ses articles 10, 19, 22, 29...) Comment faire respecter ces droits dans le quotidien de la vie scolaire ? Face aux violences entre jeunes (y compris le harcèlement qui touche 5 % des écoliers, 7 % des collégiens selon Eric Debarbieux) ? Face à certaines pratiques familiales (y compris l'excision, les mariages forcés...) ? Face à la misère de certaines familles qui ne payent plus la cantine ? Face à la situation des mineurs étrangers sans papiers ? Combien de personnels de santé scolaire ? Quelles protections sanitaire, morale (y compris pour les toilettes des élèves) ? Quelle place, quelle écoute, quelles suites pour la parole des enfants, des adolescents ? Pour leurs délibérations ?...

3/ Peut-on former à la liberté et à la responsabilité alors que l'emploi du temps scolaire est archi plein de "temps contraints" ?

Les lycéens font déjà souvent plus de 30 h de cours au lycée, sans compter le travail personnel. Quand placer les initiatives permettant des prises de responsabilité : clubs, actions de médiation, tutorat envers les plus jeunes, délibérations entre élèves et représentation dans les instances, prise de responsabilité dans une équipe, une association, un projet... ? Comment développer des réalisations concrètes (fabrications, montages artistiques, expositions...) qui permettent de contrebalancer le "tout intellectualisme" ?

L'Association Sportive et les clubs trouvent difficilement leur

place dans une semaine hyper chargée, avec des élèves fatigués… À moins que ces activités ne soient, de fait, réservées à l'élite scolaire, celle qui travaille et apprend vite et bien… ?

4/ Peut-on éduquer à l'égalité dans un système scolaire inégalitaire ?

Pour la majorité des parents et des enseignants l'école républicaine reste (encore ?) un modèle de justice (égalité des chances !) et un espoir de réussite (élitisme républicain) ; son verdict social est considéré comme "juste", accepté par les perdants, acceptation renforcée par quelques exemples de "gagnants méritants". Pourtant le constat est largement partagé : notre système scolaire est non seulement inégalitaire, mais il est aussi reproducteur des inégalités sociales : entre les élèves (inégalités sociales, ethniques dans les parcours scolaires, dans la composition des classes, sélection dès 15 ans, discriminations dans les stages…) mais aussi entre établissements ("apartheid" scolaire, avec des "ghettos", de riches ou de pauvres, répartition des moyens…). Une politique globale et cohérente de mixité sociale (et pas seulement scolaire) est plus que jamais nécessaire.

5/ Peut-on éveiller à la fraternité ou, au moins, à la solidarité dans un système individualiste, compétitif et élitiste ?

Alors que beaucoup d'adultes et d'entreprises trouvent nécessaires l'apprentissage du "travailler ensemble" et le développement de l'esprit d'initiative, ces qualités ne sont pas (ou peu) prises en charge par l'école. Les moyennes (par matière, générales…) existent toujours, et donc les comparaisons, les stratégies ("j'ai la moyenne, je passe"), les classements (officiels ou non) ont la vie dure, les évaluations sont souvent uniquement individuelles, les qualités relationnelles, le travail de groupe ne sont pas valorisés, la compétition prend le pas sur d'autres motivations comme l'émulation, la coopération, le jeu, la réalisation.

6/ Peut-on assurer une éducation morale sans développer le recul réflexif, l'esprit critique, la démarche rationnelle, la formation au débat et à la délibération démocratiques ?

La fonction normative de l'école est incontestable et indispensable, l'école est l'un des premiers lieux d'apprentissage de la vie collective et de ses règles. Mais, au-delà de cette éducation à une morale commune, condition du "vivre ensemble", une réflexion éthique, condition d'une émancipation individuelle et collective, est indispensable.

Un tiers des jeunes (élèves de LP, apprentis) n'ont pas d'enseignement de la philo. Sans questionnement d'un certain nombre d'évidences partagées, y compris dans le "sacré non religieux", il n'y a pas d'éducation possible. Comment généraliser les démarches rationnelles, y compris dans l'analyse des faits de croyance, fois religieuses comprises ? Comment aborder les divergences entre les morales familiales et celle de l'École ? Comment faire reculer les stéréotypes d'origine, de sexe, de genre, d'âge, d'orientation sexuelle… ? Comment développer l'esprit critique, face à toutes les dominations et aliénations, que ce soient celles des "dogmes du marché" ou celles des obscurantismes (religieux ou autres) ? Le principe de laïcité pourrait aider à aborder ces questions sereinement. Pour cela il faudrait sortir d'une conception défensive, frileuse de la laïcité, sortir d'une laïcité d'abstinence, d'ignorance, pour passer à une laïcité d'intelligence.

Que faire face à ces constats décourageants ? Faut-il répondre "non" aux six questions ?

Non pas du tout ! Non seulement "on peut" (voir ci-dessous), **mais surtout, "on doit répondre positivement !".** Reculer face à ces difficultés ce serait laisser se dégrader encore plus l'atmosphère de notre école et son efficacité, ce serait aussi menacer notre avenir : une école inégalitaire et reproductrice construit des esprits et donc la société à venir, à son image : fracturée, divisée, traversée par la priorité au "moi d'abord", par la révolte ou la résignation. La société et la démocratie de demain se préparent dans l'école d'aujourd'hui.

Concrètement, que faire ?

Beaucoup ont déjà dit ce qu'il faut éviter à tout prix :

- se contenter de rituels "plaqués" où, au mieux, "on fait semblant", ce qui n'exclut pas des moments plus solennels bien préparés,
- renforcer le "tout sécuritaire" avec règles imposées à signer et sanctions pour les persifleurs et autres provocateurs..,
- prêcher un vague "catéchisme républicain" aseptisé et moralisateur, sans analyse critique,
- placer (s'il reste du temps) une heure d'EMC par-ci par-là, totalement déconnectée des autres heures, de la pratique scolaire et du quotidien des jeunes.

Comprendre et pratiquer le principe de laïcité, adhérer aux valeurs de notre République, cela demande **une autre démarche éducative et pédagogique !**

Nous ne partons pas de zéro !

À partir de mon expérience personnelle (prof d'H-G et ECJS[2], formateur de secourisme) et d'informations récentes (grâce au Café Pédagogique[3] surtout), voici en vrac une série de réalisations, certaines de plus de 40 ans, qui mériteraient d'être mieux connues :

Dans la formation intellectuelle, dans les méthodes cognitives :

- les documentalistes (et d'autres enseignants) ont une expérience des méthodes de recherche de l'information, d'abord sur Internet. La recherche documentaire est inscrite dans la loi d'orientation de 2013, de même que l'Éducation aux Médias et à l'Information (EMI),

- beaucoup d'enseignants insistent déjà en classe sur les distinctions entre réaction, émotion, impression et opinion, position, argument… ; entre polémique, controverse et débat (argumenté ou non), entre information et commentaire… (cf. les "ateliers Tozzi": ateliers philo en maternelle, CRAP : Cercle de Recherche et d'Action Pédagogiques),

- les principes du droit sont déjà abordés en Éducation civique, en STMG[4] : la violence n'est pas la seule réponse aux violences, aux injustices… il existe d'autres possibilités : ne pas rester isolé, connaître les recours prévus par les lois et règlements (cf code pénal, droit de l'information…) et agir collectivement (associations, syndicats…).

Dans les comportements, et la réflexion sur les comportements :

- le secourisme, l'éducation affective et sexuelle, le code de la route, l'EPS, l'éducation au développement durable, l'éducation à la santé, le sport (entre autres formations) permettent d'aborder notamment la relation à l'autre (y compris la dimension affective), le rapport au(x) corps, les responsabilités morale et juridique, l'élaboration et le respect des règles…

Dans le travail "ordinaire" en classe :

- la philo des bambins (pas seulement en Belgique), plus modestement le "quoi de neuf ?" de chaque matin, le conseil hebdo des classes Freinet, les classes coopératives, l'heure de vie de classe, l'ECJS en lycée… autant d'expériences (positives ou négatives !) qu'il faut faire connaître.

Dans la vie de l'école, de l'établissement :

- La charte de la laïcité : quel bilan après un an d'application ? Dans les collèges et lycées : l'expérience des CPE.

- le Conseil d'enfants, l'heure de vie de classe, le Conseil de la Vie Lycéenne, la Maison des lycéens, les élèves délégués au collège et au lycée… autant de moyens à faire vivre réellement en leur donnant du temps ! : voir rapport très critique du Cnesco[5].

Dans des approches pas seulement intellectuelles, mais aussi concrètes, émotives, sociales, culturelles :

Des écoles ont invité le "concret" au sein de l'école (ferme pédagogique, jardins scolaires, ateliers…), beaucoup d'établissements organisent la rencontre avec des "vrais gens", dont le témoignage a plus d'impact que tous les discours, car il rencontre plus facilement la sensibilité, l'émotion des jeunes (cf le film "les héritiers"). Pour contrebalancer les médias, les sites, les jeux qui attisent la haine, qui distillent la peur, qui banalisent la violence, le théâtre, les arts en général (en collège les arts plastiques arrivent "en tête" des plaintes de parents sur les contenus), sont des enjeux d'ouverture culturelle et de réflexion morale : faire intervenir des associations locales et des artistes sur des projets annuels est une pratique compliquée (horaires…) mais plus fréquente dans l'enseignement agricole ("Expression et ouverture sur le monde" EOM).

Jacques Descamps
12 mars 2015

1/ Voir la liste des mesures gouvernementales prévues fin janvier sur : http://www.education.gouv.fr/cid85644/onze-mesures-pour-une-grande-mobilisation-ecole-pour-les-valeurs-republique.html.
Sur les programmes d'EMC consultation du primaire au lycée http://eduscol.education.fr/consultations-2014-2015/events/programmes-denseignement-moral-et-civique/
2/ Éducation Civique, Juridique et Sociale
3/ http://www.cafepedagogique.net/lemesuel/lenseignant/schumaines/histoire/Pages/2015/159_laUne.aspx
http://www.cafepedagogique.net/lesdossiers/Pages/Charlie_janvier2015.aspx
4/ Sciences et Technologies du Management et de la Gestion
5/ Cnesco : http://www.cafepedagogique.net/lexpresso/Documents/docsjoints/cnesco-edciv.pdf

Ces enfants empêchés de penser

Une enseignante en lycée professionnel raconte, lors d'une séquence d'analyse des pratiques professionnelles, l'anecdote suivante : "je n'arrive pas à me faire écouter de mes élèves lorsque je fais cours. Elles se laissent distraire par le moindre bruit ou mouvement, parlent entre elles ou pianotent sur leur téléphone portable, mais lorsque le vendredi, durant la dernière demi heure de cours, je conte, elles me surprennent par l'attention qu'elles portent au récit, l'écoute attentive et la concentration. D'ailleurs elles ne supportent à ce moment-là aucun parasitage et malheur à celui ou celle qui les empêche d'entendre…"

Si les contenus des cours portant sur la transmission de savoirs "n'accrochent pas" les élèves en classe, ce n'est pas seulement par manque d'intérêt à l'égard des matières enseignées ou d'absence de liens concrets avec la vie de l'élève. Serge Boimare, dans son ouvrage paru en 2008 aux éditions Dunod : *Ces enfants empêchés de penser,* ouvre une piste tout à fait passionnante. Il fait l'hypothèse que ces élèves, ayant peur d'apprendre, mettent en place (de manière non conscientisée) des stratégies efficaces pour s'empêcher de penser ou de réfléchir sur des objets de savoir.

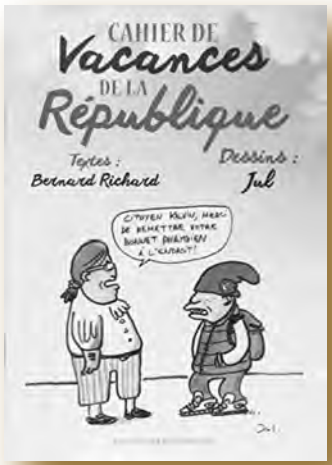
Il propose dans son ouvrage de se servir des récits mythiques, mythologiques ou légendaires pour "toucher" ces enfants dans leurs préoccupations de l'instant, le plus souvent d'ordre pulsionnel. À l'écoute de ces récits qui attisent leur curiosité et leur "parlent" de ce qui les préoccupe, ces enfants développent leurs sensorialité, ressenti, imagination et questionnement. Ils arrivent ainsi à relier leurs propres réactions à celles des autres et à sortir de leurs particularismes pour atteindre des préoccupations plus générales ou universelles.

L'ouvrage propose une méthode, des étapes et peut aider de manière très concrète les enseignants du primaire et secondaire qui souhaitent remobiliser de manière dynamique les processus de pensées des enfants / élèves.

À lire, si cela n'a pas été déjà fait.

Édith Tartar Goddet

Cahier de Vacances de la République



Ce cahier de jeux se propose de partir à la découverte de la République française en l'abordant avec drôlerie par des devinettes, quizz, anagrammes, charades et rébus. Si l'initiative en est née des évènements tragiques de janvier 2015, cela ne l'empêche pas d'allier rigueur et drôlerie grâce au quatuor qui l'a conçu, dont l'historien Bernard Richard et le dessinateur Jul, connu pour sa série télévisée *Silex and the city*. Un bon outil pour les sans-culottes de 7 à 77 ans qui souhaitent devenir de bons français sans se fatiguer… mais aussi pour donner des idées aux enseignants !

Mireille Nicault

Editions des Equateurs, juillet 2015, 9,50€

"L'éducation est le point où se décide si nous aimons assez le monde pour en assumer la responsabilité et, de plus, le sauver de cette ruine qui serait inévitable sans ce renouvellement et sans cette arrivée de jeunes et de nouveaux venus.
C'est également avec l'éducation que nous décidons si nous aimons assez nos enfants pour ne pas les rejeter de notre monde, ni les abandonner à eux-mêmes, ni leur enlever leur chance d'entreprendre quelque chose de neuf, quelque chose que nous n'avions pas prévu, mais les préparer d'avance à la tâche de renouveler un monde commun."

Hannah Arendt
"La crise de l'éducation" dans La crise de la culture
traduction Chantal Vezin, p.251-252, Folio essais n°113

Allégorie de l'éducation - peinture allemande anonyme vers 1600

Instruction, instruire...

Ce sont des mots qui, selon les situations, revêtent un sens différent.

Le professeur des écoles instruit : il apprend à l'écolier l'écriture, le calcul, l'art et la manière d'additionner des chiffres, de les soustraire, d'analyser une phrase... et là, il y a des codes établis : c'est juste ou c'est faux !

Élever un enfant, c'est l'instruire à la vie, faire grandir son être, physiquement, moralement, rationnellement. Et là, on n'a jamais terminé notre instruction : elle dure toute la vie !

Pour ma part, j'accompagne depuis une dizaine d'années des adultes vers les Sacrements de l'initiation chrétienne (Baptême, Eucharistie, Confirmation), autrement dit le catéchuménat.

Des adultes demandent l'Entrée en Église, désirent devenir chrétiens c'est-à-dire enfants de Dieu.

Le mot "instruction" ne signifie pas ici "donner des définitions", des certitudes. Bien sûr, parler de la religion ou plutôt de la foi chrétienne, c'est découvrir et entrer dans une histoire, avec des pro-

phètes, découvrir Jésus le Christ mort et ressuscité, faire route avec ses apôtres et ses disciples, et voir comment tant d'hommes et de femmes ont à leur tour rencontré le Christ.

Mais bien plus que "savoir" qu'il y a quatre évangélistes, ce que sont les fêtes de Noël, de Pâques, de la Pentecôte, qui sont Zachée, Marie-Madeleine, Marie mère de Dieu, et tous ces personnages de l'Évangile, le catéchumène est appelé à "lire dans sa vie" et dans la vie des personnes qu'il côtoie au quotidien, comment Jésus est présent, vivant et fait signe aujourd'hui.

D'ailleurs je n'ai pas écrit "instruction" mais "accompagnement". L'accompagnateur est celui qui "marche avec", un compagnon de route. Il n'est pas "celui qui sait" face à celui "qui ne sait pas". Ensemble nous lisons des passages de la Bible, Ancien Testament (histoire du peuple de Dieu avant la naissance du Christ) et Nouveau Testament (la vie de Jésus).

Partager un texte, c'est le lire, laisser résonner en nous des mots, des situations, des images, se mettre dans la peau des personnages, afin que nos réactions interrogent ou éclairent nos propres vies. Pourquoi suis-je remué(e), secoué(e), enjoué(e), questionné(e), interrogé(e) par un texte ? À quelle situation précise de ma vie me renvoie-t-il ? À quelle transformation dans ma vie m'appelle-t-il ? Quel visage de Jésus se dessine ?

Accompagner un catéchumène, c'est l'aider à vivre en chrétien aujourd'hui dans sa vie personnelle, familiale, professionnelle, de voisinage ; c'est l'aider à prendre sa place de croyant en lui permettant de s'engager pour faire grandir la justice, la paix et l'amour dans le monde et dans tous ses liens.

Alors vivre une célébration du Baptême sera une fête où chaque signe, chaque geste, aura un sens dans la nouvelle vie du baptisé, et non une somme de rites accomplis sur une personne.

Odile Bertheuil
Val-de-Marne

De la lettre à l'esprit

Quel est au juste le sens d'un texte ? Ou plutôt la seule signification d'un texte se réduit-elle à son sens immédiat, à son sens littéral ? Passe encore quand il s'agit d'un article de la "rubrique des chiens écrasés" du journal local, mais quand il s'agit d'un texte littéraire, poétique (Ah ! La fameuse "lecture plurielle", chère aux professeurs de lettres !), ou religieux, nul doute qu'il faille aller plus loin qu'une lecture immédiate.

Les Anciens se posaient déjà ce genre de questions et ils avaient développé, concernant les poèmes homériques, textes fondateurs de leur culture à valeur quasi religieuse, toute une lecture allégorique ou symbolique. Dans l'*Iliade*, les dieux se combattent perpétuellement entre eux : Athéna l'emporte-t-elle sur Arès ? C'est la victoire de la raison sur la haine et les instincts guerriers. Cicéron[1] voit dans le mythe des Sirènes qui, selon le texte de l'*Odyssée*, charmaient les navigateurs pour causer leur perte non pas par la beauté de leur voix mais parce qu'elles leur promettaient la connaissance, une parabole sur la curiosité humaine, ce désir inné de savoir, quelles qu'en soient les conséquences, qui est au cœur de tout être humain. À Alexandrie, au premier siècle de notre ère, Philon, juif pieux parfaitement hellénisé, avait pratiqué dans ses œuvres toute une lecture allégorique de la Bible, à la lumière de la philosophie grecque. Comment expliquer qu'Abraham doive d'abord s'unir à sa servante Agar pour en avoir un fils, Ismaël, avant de s'unir à son épouse Sara pour engendrer Isaac ? C'est qu'Agar représente le cycle de la culture profane et Sara la vraie Sagesse : il est nécessaire de passer par la culture profane avant d'accéder à la Sagesse qui s'accomplit en connaissance de Dieu[2].

Sarah

Les chrétiens vont se souvenir de cet héritage quand, à partir du IIe siècle environ, ils se trouvent confrontés au problème du statut de ce qui est maintenant pour eux l'Ancien Testament. Ils doivent en effet répondre à deux types d'adversaires : les juifs qui, lisant l'Écriture de façon trop littérale aux yeux des chrétiens, n'y discernent pas le Christ ; les sectes gnostiques qui, prenant elles aussi l'Ancien Testament à la lettre, le jugent indigne d'un Dieu bon et le rejettent purement et simplement. Pourtant les textes évangéliques témoignent que Jésus lui-même avait lu sa mission à la lumière des Écritures. Se levant pour faire la lecture dans la synagogue de Nazareth[3], il trouve le passage d'Isaïe 61, 1 où il est écrit :

Philon

"L'Esprit du Seigneur est sur moi parce qu'il m'a conféré l'onction pour annoncer la bonne nouvelle aux pauvres...". Roulant le livre, il déclare : ***"Aujourd'hui s'accomplit à vos oreilles ce passage de l'Écriture".*** On sait aussi que les récits de la Passion sont tissés de références scripturaires. Pas question dans ces conditions de répudier l'Ancien Testament sous peine de ne plus rien comprendre à la personne de Jésus et à son message.

Il est donc nécessaire de dépasser la lettre pour entreprendre une lecture spirituelle, éclairée par l'Esprit du Christ. Et c'est Paul qui fournit à la fois l'exemple et la justification d'une telle pratique. En Rm 7, 14, il affirme : ***"Nous savons que la Loi est spirituelle"*** ; en 2 Co 3, 6 il oppose la "lettre 'qui' tue" à "l'Esprit 'qui' vivifie" ; en Ga 4, 24-31, il explique que l'histoire d'Agar et de Sara est une "allégorie" : Agar est la première alliance, qui "enfante pour la servitude", Sara la nouvelle alliance qui enfante pour la liberté ; en 1 Co 10, 4 il identifie le rocher auquel s'abreuvaient les Hébreux dans le désert à la personne du Christ : "***Ils buvaient en effet à un rocher spirituel qui les accompagnait, et ce rocher c'était le Christ***".

Saint Paul

C'est surtout dans le cadre de l'école d'Alexandrie qu'on va voir se développer, parfois de manière excessive, une lecture allégorique de l'Écriture, avec Clément d'abord puis, essentiellement, avec Origène, au IIIe siècle. Expliquant par exemple dans une homélie[4] le passage de l'Exode qui montre Moïse frappant la mer de son bâton pour qu'elle s'ouvre devant le peuple élu alors qu'elle se refermera ensuite sur les Égyptiens, Origène, après avoir exposé le sens historique (ce qui s'est passé), se référant explicitement à saint Paul (1 Co 10, 1) y voit d'abord un enseignement mystique : le passage de la mer est une figure du baptême. Quant aux Égyptiens exterminés, Origène voit en eux, selon une interprétation morale, les mauvaises pensées, les tentations que le Malin met dans notre cœur et qu'il faut éliminer impitoyablement.

Saint Jérôme

L'interprétation spirituelle, tout en se développant le plus souvent chez Origène, comme on vient de le voir, suivant un triple sens[5], repose fondamentalement sur une distinction de la lettre et de l'esprit, qui s'applique à l'ensemble des Écritures, Ancien Testament comme Nouveau Testament[6].

La lecture que fait ainsi Origène de la Bible se fonde sur une ferme conviction : le Christ, qui est le Logos, c'est à dire la Parole elle-même, est présent au cœur des Écritures, qui sont comme sa chair. Le père de Lubac[7] a pu parler à ce propos d'une véritable "incorporation du Logos dans l'Écriture", similaire à sa présence dans l'eucharistie ou dans l'Église, deux autres incorporations du Verbe pour Origène.

Au siècle suivant, Jérôme, disciple latin d'Origène en matière d'exégèse, ce qui ne l'empêchera pas de condamner vigoureusement les dérives théologiques qu'on reproche, largement à tort, à l'Alexandrin, tout en rejetant les excès de l'allégorisme, va diffuser les méthodes de l'exégèse origénienne dans l'Occident latin. Dans une très belle homélie sur la Transfiguration[8], il explique que les vêtements blancs du Christ sont la lettre de l'Écriture transfigurée par l'Esprit, et c'est seulement à cette lumière que nous pouvons voir Moïse et Élie s'entretenir avec Jésus. En d'autres termes, la lecture spirituelle des Écritures permet seule de discerner l'accord et la cohérence des deux Testaments.

Certes l'exégèse des Pères peut sembler souvent déconcertante et certaines de leurs interprétations paraissent faire bon marché de la lettre, quand bien même ils insistent sur sa valeur indispensable de "fondement"[9]. Pourtant on peut retenir de leur pratique l'extraordinaire attention à l'Écriture, dans ses moindres détails qui sont à leurs yeux signifiants, la foi en la présence véritable du Christ-Logos au cœur de la Bible et la conviction que l'Écriture trouve tout son sens, pour le lecteur chrétien, quand elle est éclairée par l'Esprit du Christ. Enfin, et ce n'est pas un de leurs moindres mérites, on peut voir dans leur pratique, qui suppose toujours une interprétation, un précieux vaccin contre tout fondamentalisme.

Jean-Louis Gourdain
Rouen

Pour aller plus loin, deux précieux ouvrages d'initiation :
L. Villey, Origène lecteur de l'Écriture, Cahiers Évangile, Supplément n° 96
P. Jay, Jérôme lecteur de l'Écriture, Cahiers Évangile, Supplément n° 104

1/ De Finibus*, V, 48-49 (CUF, t. II, p. 138-139)*
2/ Voir le De Congressu eruditionis gratia*, œuvres de Philon, vol. 16, Ed. Du Cerf, 1967*
3/ Lc 4, 16-21
4/ Homélies sur l'Exode*, V, 5, SC 16, p. 143-146*
5/ Au Moyen-Âge on aboutira à une théorie du quadruple sens de l'Écriture. Un distique fameux permet d'en mémoriser les composantes : Littera gesta docet, quid credas allegoria / Moralis quid agas, quo tendas anagogia *("La lettre enseigne les faits, l'allégorie ce qu'il faut croire, le sens moral ce qu'il faut faire, l'anagogie les fins dernières").*
6/ Saint Jérôme, par exemple, l'affirme sans ambiguïté, dans les Homélies sur Marc *(SC 494, p. 91-93) : "L'Apôtre dit qu'un voile a été posé sur les yeux de Moïse (cf. 2 Co 3, 13-16). Moi je dis que ce n'est pas seulement sur la Loi mais aussi sur l'Évangile qu'il y a un voile pour l'ignorant. Le juif entend et il ne comprend pas : un voile est posé pour lui sur l'Évangile. Les païens entendent, les hérétiques entendent, mais il y a un voile. Laissons donc la lettre aux juifs et suivons l'esprit avec Jésus".*
7/ H. de Lubac, Histoire et Esprit, L'intelligence de l'Écriture d'après Origène, *Paris 1950.*
8/ Homélies sur Marc*, SC 494, p. 150-173*
9/ Pour saint Jérôme, la lettre est le fundamentum ("fondement", "fondation", "base") sur lequel on peut construire le sens spirituel.

Ce texte est un panel d'extraits de : *"Considérations sur la très modeste contribution des protestants français à l'enseignement scolaire privé"* qui doit paraître fin 2015 dans un volume d'hommage à Jean Baubérot co-dirigé par Patrick Cabanel et Valentine Zuber.

Il s'agit de s'interroger non pas sur une réalité, mais sur le caractère limité d'une réalité, à savoir la présence très modeste des protestants français sur le terrain des écoles privées sous contrat ou non l'État.

Former des individus responsables de leur vie

En 2008, ouvrant à Paris le 1er colloque du Conseil scolaire de la Fédération Protestante de France (FPF), son président, le pasteur Claude Baty, déclara : *"Les protestants ont toujours été attentifs aux problèmes d'enseignement, de pédagogie, d'éducation. C'est pourrait-on dire consubstantiel à l'éthique protestante. Former des individus responsables de leur vie, de leur famille, de leur entreprise, de leur cité, dans un esprit de liberté de témoignage, accompagner les jeunes dans leur quête de sens et de référence, voilà bien l'idéal auquel ont adhéré nos prédécesseurs et qui nous motive encore aujourd'hui".* Pour J.-F. Collange (pasteur et professeur, président du Conseil scolaire de la FPF) il *"existe un lien fondamental et quasi intrinsèque entre les convictions protestantes et la soif d'éducation et d'enseignement".*

Cependant, malgré l'extrême importance de l'éducation dans le protestantisme, celui-ci a très peu créé d'établissements à caractère propre, comme le permet la loi Michel Debré de 1959 – une loi qu'il a combattue en son temps –, et a nettement privilégié l'école publique laïque.

Pour quelles raisons ? Un peu d'histoire

Les protestants français, à la tête en 1880 d'un réseau scolaire de 1608 écoles, ont remis la quasi-totalité de leurs établissements au réseau public après les lois Ferry de 1881 et 1882 instaurant l'école primaire de la République gratuite, laïque et obligatoire. Toutefois, dans les années 1880, la SEIPP (*Société pour l'Encouragement de l'Instruction Primaire parmi les Protestants de France*) et l'ensemble des protestants français se sont divisés face à la laïcité. Tout en acceptant la laïcisation de l'école publique, les milieux dirigeants protestants souhaitaient par exemple que le catéchisme puisse être enseigné dans les locaux scolaires, autrement dit que la contribution religieuse à l'éducation soit prise en compte, apportant un complément d'enseignement moral au cours de "morale pratique" dispensé par l'instituteur laïque. Ils étaient certes favorables à la laïcisation de l'école, mais non à l'exclusion totale du religieux du champ scolaire. Rejoignant les laïques dans leur combat contre le cléricalisme catholique, les protestants critiquaient en même temps le cléricalisme laïque qui, hostile à la religion, ne respectait pas selon eux la neutralité scolaire et une authentique laïcité. Comme le précisait le président de la SEIPP, en 1882 : *"partout où l'école laïque ne sera ni catholique, ni matérialiste, ni athée, les protestants pourront y envoyer leurs enfants. Dans le cas inverse, il leur appartiendrait de préparer, fût-ce au prix des plus grands sacrifices, la création d'une école libre".* Mais *"le peuple protestant a clairement choisi l'école laïque"* et s'est refusé *"à suivre la SEIPP dans sa tentative de plus en plus isolée et minoritaire visant à faire perdurer un enseignement protestant privé"*[1].

Très engagés dans l'école laïque

Plusieurs protestants libéraux ont exercé de hautes responsabilités dans l'enseignement public, considérant de fait cette école comme la leur, notamment Ferdinand Buisson (directeur de l'enseignement primaire de 1879 à 1896), Félix Pécaud (l'un des fondateurs de l'École Normale Supérieure de Fontenay-aux-Roses dont il fut le premier directeur), Jules Steeg (inspecteur des études dans cette même E.N.S. et directeur du Musée pédagogique de Paris), Elie Rabier (qui dirigea l'enseignement secondaire de 1889 à 1907). Il y eut, à travers ce "réseau Buisson", une incontestable dimension protestante de cette genèse de l'école publique laïque en France, renforçant l'adhésion des protestants français à cette école.

Réticents face à l'enseignement privé

L'école privée, pour les protestants, c'était d'abord l'école catholique et ses prétentions de constituer une alternative à l'école laïque de la République. La *Fédération protestante de l'enseignement* (FPE), créée en 1948 sous la présidence de Paul Ricœur, publia notamment en 1957, en pleine "guerre scolaire", un ouvrage collectif, *Laïcité et paix scolaire* : s'y expriment les voix originales de "laïques parce que chrétiens" se situant entre les défenseurs de l'école catholique et les laïques intransigeants. Ce livre s'ouvre par la

lettre de Jules Ferry aux instituteurs du 17 novembre 1883 : dans cette "profession de foi laïque", la FPE voyait "l'un des premiers manifestes de l'esprit laïque" dont elle se réclamait. Elle s'était déjà opposée aux lois Marie et Barangé de 1951 accordant des soutiens financiers aux élèves (bourses) et aux parents (allocation scolaire) ayant choisi l'enseignement privé, considérant qu'elles remettaient en cause la paix scolaire.

Il est intéressant d'examiner le texte de "conclusions" du volume de 1957. Sur le fond d'un refus du pluralisme scolaire à base confessionnelle ou philosophique, fervent partisan d'une école publique accueillant tous les élèves quelle que soit leur sensibilité religieuse ou non religieuse, la FPE n'acceptait le principe d'écoles privées que pour deux raisons : l'une, négative, si l'école publique n'était plus véritablement laïque en ne respectant pas la neutralité religieuse et en n'étant plus digne de sa mission ; l'autre, positive, pour expérimenter de nouvelles méthodes pédagogiques. La troisième exception au principe de l'école publique laïque était la France d'outre-mer, la laïcité scolaire de la métropole n'apparaissant pas comme un article exportable dans les "colonies".

En 1984, la FPE soutint le projet Savary proposant la création d'un grand service unifié de l'éducation nationale et, en 1994, elle se mobilisa, avec les forces laïques, contre la révision de la loi Falloux autorisant les collectivités locales à soutenir davantage les écoles privées. Significativement, la FPE déclare avoir comme partenaires non seulement la *Fédération internationale protestante de l'enseignement*, ce qui va de soi, mais aussi *Chrétiens dans l'Enseignement Public*, mouvement catholique défendant l'école publique et l'engagement des catholiques en son sein.

Et aujourd'hui ?

En 2011, dans son texte de présentation, la FPE affirme clairement sa priorité pour l'école publique et on n'hésite pas, ce qui se discute, à identifier l'école confessionnelle à "l'école cléricale". Mais, signe d'évolution, on ose dire qu'une certaine conception de la laïcité n'est plus adaptée à notre temps et que les jeunes sont aujourd'hui confrontés au "vide idéologique" et à "la crise des valeurs".

Les raisons du faible intérêt des protestants français pour la création d'écoles privées protestantes s'enracinent donc dans l'histoire et dans des convictions proprement religieuses : valorisation du modèle d'une école publique accueillant tous les élèves et dans laquelle s'engagent les enseignants protestants ; démarquage par rapport au catholicisme ; soutien à la laïcité, notamment scolaire, qui est presque considérée comme un article de foi, c'est-à-dire comme une dimension essentielle de leur identité religieuse. Tout cela ne pouvait que freiner, voire rendre impensable, l'éclosion éventuelle de projets pédagogiques originaux qui auraient pu se déployer à travers des écoles protestantes privées. Mais, comme on vient de le voir, affleure aujourd'hui la prise de conscience que la situation actuelle est très différente de celle où une école publique laïque avait dû s'affirmer contre le cléricalisme. La question se pose aujourd'hui : "le protestantisme peut-il encore inspirer un modèle éducatif ?"

Cette interpellation est d'autant plus pertinente que l'Éducation nationale française peine à engager les réformes nécessaires pour faire face aux défis éducatifs contemporains. Il faut considérer l'originalité et la valeur ajoutée réelle des projets pédagogiques des quelques établissements protestants encore existants, et souligner la réussite de deux établissements privés protestants, à l'excellente réputation : le Pôle éducatif protestant de Strasbourg (sous contrat avec l'État) et l'ensemble scolaire adventiste de Collonges-sous-Salève (hors contrat). *"L'éducation est la voie royale pour faire naître une humanité meilleure",* c'est sous cette référence emblématique à Jan Amos Comenius[2] que le Pôle strasbourgeois revendique trois fondements essentiels de son projet pédagogique : "la tradition humaniste", "la référence chrétienne, en particulier dans son expression protestante" et "les valeurs de la République". Il exprime particulièrement son caractère propre à travers "une conception globale de la formation de la personne (éducation et instruction)".

Conclusion

Des écoles privées protestantes peuvent donc trouver leur place dans l'offre scolaire actuelle et ce, d'autant plus que le secteur public perd dans certains cas de son attractivité. On peut le déplorer et rêver de l'école d'antan, mais on peut aussi y voir de nouvelles opportunités pour mettre en œuvre des projets scolaires innovants.

Jean-Paul Willaime

1/ Patrick Cabanel, Les Protestants, l'école et la laïcité. XVIIIe-XXe siècles, *n° spécial de la revue* Histoire de l'éducation *(n° 110), 2006.*
2/ Protestant et éducateur du XVIIe siècle.

Fédération protestante de France

La COP 21, Un défi global !

[...] Aujourd'hui le CCFD-Terre Solidaire confirme son objectif : lutter contre les causes structurelles de la faim, la pauvreté et les inégalités. [...]

Pour le CCFD-Terre Solidaire il y a un **lien très important à souligner entre la lutte contre les dérèglements climatiques et la réalisation effective, pour tous, du droit à l'alimentation.** Ce droit fait partie des droits fondamentaux de la personne humaine. Ce droit s'ancre dans l'affirmation de la dignité de la personne. Il ne s'agit donc pas d'un gadget social momentané mais bien d'un défi permanent afin que la communauté humaine reste digne de sa vocation. C'est pourquoi la responsabilité écologique doit être replacée au cœur de l'exercice de nos responsabilités politiques, économiques et religieuses. Tout spécialement à l'occasion de la COP21 et de la lutte contre les dérèglements climatiques.

[...]

Un défi global qui exige la mobilisation d'un peuple tout entier

Le CCFD-Terre Solidaire rappelle que seule la mobilisation de l'humanité tout entière, dans l'ensemble de ses diverses composantes politiques, culturelles, religieuses, économiques et autres, peut permettre de lutter contre les dérèglements climatiques.

Le CCFD-Terre Solidaire peut lancer cet appel à l'engagement d'un peuple mondial tout entier car il fait lui-même depuis de nombreuses années l'expérience de cette collaboration mondiale. Il a organisé de multiples partenariats avec de multiples acteurs dans le monde entier. Ce sont nos partenaires des Pays du Sud et de l'Est qui nous redisent l'importance, l'urgence de la lutte contre les dérèglements climatiques. C'est pourquoi nous allons sensibiliser l'opinion publique française avec les paroles de nos propres partenaires.

Ainsi le faisons-nous avec nos amis de l'association IRDS (Integrated Rural Development Foundation) aux Philippines qui, parmi leurs nombreuses activités, tentent de réorganiser l'activité des pêcheurs gravement touchés par les typhons et tornades. Il s'agit bien sûr de démontrer le lien qui existe entre, d'une part, l'accroissement de l'émission des gaz à effet de serre, les dérèglements climatiques et les phénomènes de tornades et de typhons et, d'autre part, la difficulté pour les pêcheurs (c'est la même chose pour les agriculteurs) de poursuivre leur activité efficacement. C'est pourquoi nous les aidons à se réorganiser, à penser à modifier leur propre fonctionnement de pêche à travers de nouveaux bateaux et de nouvelles pratiques.

Nous le faisons également avec plusieurs partenaires qui se trouvent dans la bande Subsaharienne de l'Afrique et qui agissent contre la déforestation.

De même avec les amis brésiliens de l'association ASPTA (Association Projet de Technologies Alternatives) qui a comme ambition d'accompagner les paysans brésiliens dans une véritable conversion agro-écologique.

Je pourrais multiplier le nombre d'exemples qui nous permettent d'affirmer que **seule "la mobilisation d'un peuple tout entier" permettra de répondre au défi des dérèglements climatiques.**

Un défi global qui exige le changement d'un système tout entier

Pour le CCFD-Terre Solidaire il est important de resituer les défis de la lutte contre les dérèglements climatiques dans le cadre de **la dénonciation des activités économiques et financières, qui sont centrées, quasi exclusivement, sur le "culte du dieu argent"** et sur la recherche du profit maximal. Si l'on veut être efficace pour agir sur les causes des dérèglements climatiques il faut accepter de réformer l'ensemble des systèmes de production économique et de l'activité financière.

C'est pourquoi, avec nos partenaires, nous dénonçons tout particulièrement les fausses solutions qui sont parfois avancées pour prétendre agir contre les causes des dérèglements climatiques. Parmi ces fausses solutions, il y en a une que nous dénonçons tout particulièrement qui consiste à croire que seules les grandes sociétés multinationales seront les acteurs

La COP 21 (COnférence des Parties), Conférence de Paris sur les changements climatiques aura lieu du 30 novembre au 11 décembre 2015 au Parc des expositions de Paris-Le Bourget à Paris. Elle réunira l'ensemble des pays, tout en reconnaissant leur responsabilité commune mais différenciée face à la crise climatique. La COP 21 doit aboutir à un nouvel accord international sur le climat, applicable à tous les pays, dans l'objectif de maintenir le réchauffement mondial en deçà de 2 °C. En amont de cette conférence, une assemblée s'est tenue pour discuter des enjeux climatiques en Méditerranée, à Marseille lors de la MedCop21 les 4 et 5 juin 2015.

de la lutte contre les dérèglements climatiques. On leur confierait cette responsabilité sans s'interroger sur la nécessaire participation des populations et communautés locales. Très souvent l'activité des transnationales se fait au profit des systèmes économiques et financiers que nous avons dénoncés plus haut. En tout cas la participation des populations locales, par exemple de nos partenaires, est absolument indispensable.

C'est également avec nos partenaires du Sud et de l'Est que nous multiplions les actions de plaidoyer auprès des autorités publiques afin que celles-ci régulent les activités des groupes et sociétés transnationales. Il convient de réintroduire dans ces systèmes de production, le critère essentiel du bonheur de chaque personne humaine. Ce n'est pas un rêve. C'est une condition de survie.

Nous voyons bien que la lutte contre les dérèglements climatiques exige l'interpellation d'un système tout entier.

Un défi global qui exige la mobilisation de la personne tout entière

Par là nous voulons indiquer que la lutte contre les dérèglements climatiques doit provoquer chez chacun-e de nous des interpellations fondamentales sur nos pratiques, nos comportements, dans le domaine de la production, de la consommation et d'une manière générale dans notre rapport avec les choses de la nature.

C'est pourquoi, avec nos partenaires du monde entier, nous croyons qu'**une éducation réelle au respect effectif de chaque personne est nécessaire.** Ce n'est qu'en redécouvrant, en replaçant la personne au cœur des systèmes que nous pouvons espérer des résultats. Cela appelle donc une "conversion profonde" de la personne elle-même. C'est pourquoi, avec de multiples acteurs et tout particulièrement avec la coalition Climat 21, nous appuyons et nous célébrons les multiples alternatives qui existent aujourd'hui à travers le monde et qui montrent sur le terrain que le changement d'attitude est possible. [...]

Nous voulons dire par là que le défi de la lutte contre les dérèglements climatiques est un défi qui intéresse la personne tout entière.

Un défi global qui exige la mobilisation d'un cœur tout entier au plus profond de ses convictions

Non seulement il convient que nous changions personnellement nos pratiques, mais encore il convient que nous travaillions les convictions au nom desquelles nous appelons à ces changements.

C'est pourquoi le CCFD-Terre Solidaire, avec les 29 mouvements qui l'accompagnent dans sa gouvernance, avec ses 15 000 adhérents, croit que l'approfondissement des convictions est un complément indispensable à l'action. L'action est nécessaire. Les convictions sont les souffles qui permettront de donner durée et efficacité à cette action. Au cœur de ce travail des convictions nous pensons que les chrétiens et que la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ ont toute leur place.

[...]

Oui nous pensons, comme chrétiens, que la foi religieuse appelle à l'engagement sur le terrain. La coupure entre la dimension spirituelle et l'engagement social nous semble contraire à l'esprit même de l'Évangile.

C'est pourquoi le CCFD-Terre Solidaire partage l'étonnement que le Pape François exprimait le 28 octobre 2014 dans le cadre de son discours aux mouvements populaires : *"C'est étrange mais si j'en parle, certains disent que le Pape est communiste. Ils ne comprennent pas que l'amour des pauvres est au cœur de l'Évangile. Une terre, un toit et un travail, c'est pourquoi vous (les mouvements populaires) luttez, ce sont des droits sacrés. Exiger cela n'est pas du tout étrange. C'est la doctrine sociale de l'Église".*

Nous voyons bien que la lutte contre les dérèglements climatiques est un défi qui exige la mobilisation d'un cœur tout entier, et de ses convictions les plus profondes.

Intervention de Guy Aurenche,
Président du CCFD
Terre Solidaire
Au Sénat le 21 mai 2015

Le fascicule Habiter autrement la Création Au nom de leur foi, des chrétiens s'engagent pour habiter autrement la planète*, rédigé dans une dimension œcuménique, peut permettre de prolonger la réflexion. Il est disponible sur le site du CCFD-Terre Solidaire ou dans les délégations diocésaines.*

Les attentats de janvier 2015 ou l'Apocalypse dans l'École

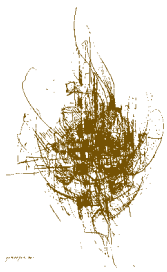
Apocalypse ?

Les attentats de janvier 2015 à *Charlie Hebdo* et à l'Hyper Cacher ont violemment secoué l'ensemble de la collectivité nationale. Les manifestations historiques du 11 janvier en ont témoigné, et les débats qui ont suivi – sur la laïcité en particulier – ont donné lieu à une débauche d'opinions de tous ordres, mais aussi à des mesures gouvernementales dont certaines concernaient spécifiquement l'école.

Mais pour les enseignants, le choc a été encore plus grand, dans la mesure où ces attentats étaient le fait de jeunes de nationalité française, scolarisés en France ; des "enfants perdus de l'École" en quelque sorte, ce qui ne pouvait qu'interroger les profs que nous sommes. Comment parler à nos élèves le lendemain ? Comment analyser notre responsabilité dans l'échec collectif qu'illustraient ces trajectoires ? Comment remédier aux lacunes de l'École et de la société qui avaient rendu possible l'évolution tragique des meurtriers ?

Loin de toute prétention à l'exhaustivité, le site de CdEP a peu à peu recueilli des textes, fort divers, qui témoignent de ces tentatives et de ces interrogations, et c'est principalement en partant de ces textes que je voudrais faire apparaître cette "apocalypse", même si je ne m'interdis pas de m'appuyer également sur d'autres témoignages et analyses lus ou entendus ici ou là.

Au fait, pourquoi parler "d'apocalypse" dans l'École, alors que contrairement à ce qui s'était passé à Toulouse avec Mohamed Merah, aucune effusion de sang n'avait eu lieu dans une enceinte scolaire ? Parce que nous avons là une excellente occasion de rappeler le sens du mot "apocalypse" : "révélation", et non pas "catastrophe", dans la mesure où ces événements ont "révélé", mis en lumière, des réalités que nous ne savions plus voir ou qui nous paraissaient trop difficiles à prendre en compte. Au-delà du décompte des victimes, et des symboles qu'elles représentaient, c'est cette révélation brutale qui me paraît cruciale pour les enseignants que nous sommes.



Parler, et être entendu

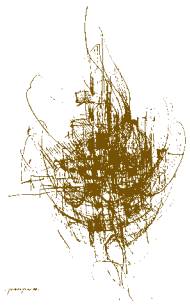
La question s'est posée immédiatement après les attaques : parler ou non aux élèves, et comment ? Ceux qui l'ont fait à chaud ont découvert des élèves qui avaient souvent tout à découvrir, que Charlie n'était pas un "bonhomme", que "casher" avait quelque chose à voir avec la religion juive, que toutes les religions avaient leurs "intégristes"... Mais au fil du dialogue ils ont aussi découvert parmi leurs élèves des ados qui visionnaient des vidéos de violences et autres décapitations sur Internet sans avoir jamais eu l'occasion d'en parler avec des adultes (collège de campagne).

À un autre niveau (lycée), l'information de base était généralement meilleure, mais comme en témoignent Philippe et Onésime sur notre site, la lecture des événements n'allait pas de soi, ni dans l'immédiat le respect de la minute de silence décrétée au plan national. Et nos deux collègues ont fait face, comme ils le pouvaient, expliqué ces choses dont on parle si rarement à l'école, ou de manière tellement abstraite : la liberté d'expression et ses limites, la différence entre pratiques et foi, les amalgames et le rôle des médias, et bien d'autres choses encore, et ils disent tous les deux qu'ils sont sortis grandis de ce dialogue avec leurs élèves.

Le temps de l'analyse et de la réflexion venu, il a bien fallu revenir sur les causes identifiables de ces dérives. Et là le débat est allé bon train entre tous ceux qui font profession de réfléchir, et le gouvernement – Ministre de l'éducation en tête – a proposé une batterie de mesures (transmission des valeurs républicaines, développement de la citoyenneté, combat contre les inégalités...), tant il est vrai qu'il n'est pas médiatiquement concevable de ne pas proposer de solution à un problème, quel qu'il soit, obligatoirement dans les 24 heures...

À un niveau beaucoup plus modeste, et moins encombré de considérations politiciennes, un groupe de collègues de Seine-Saint-Denis a publié dans *Le Monde* ce texte *"Comment avons-nous pu laisser nos élèves devenir des assassins ?"*, qui reconnaît dans les meurtriers les semblables des jeunes qu'ils ont chaque jour en face d'eux, et exprime la colère et la honte que leur inspire leur propre responsabilité dans ces crimes, même si elle est loin d'être directe ou exclusive.

Enfin, toujours sur notre site, un point de vue de "persane" (en fait Américaine) vient questionner notre laïcité, et au moins nous rappeler qu'elle est loin d'être universelle. Peut-être pas si étonnant que des jeunes mal introduits dans notre tradition l'aient ouvertement bafouée…

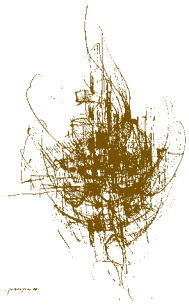


D'hommes à hommes

Les textes relus, vient le temps de la question : quels enseignements pouvons-nous en tirer ? Et à mon avis ils sont multiples. Bien modestement, je voudrais en mettre quelques-uns en lumière pour essayer de voir quelle "apocalypse" ces événements apportent dans notre École.

Partons du plus simple et du plus évident. Des enseignants, par milliers en France, sont "sortis de leur rôle" en repoussant à plus tard le cours de Maths, de Lettres ou de Physique pour parler à leurs élèves en tant qu'adultes et citoyens, et ouvrir avec eux un dialogue. Bousculés par la violence de l'événement, ils ont jugé l'exercice de leur responsabilité d'éducateurs plus urgent que l'avancement du programme. Ce faisant, ils ont manifesté que beaucoup de leurs élèves n'avaient pas, ou pas assez, la possibilité concrète d'interroger des adultes sur ces faits qui ébranlaient leur société. Ils ont dit leur soutien à la liberté d'expression et manifesté leurs interrogations sur la détermination de ses limites, à la laïcité, là aussi avec ses limites ; en un mot, ils ont mis en lumière la richesse et la complexité de la démocratie, faite à la fois de convictions et de principes fermes et d'une recherche permanente d'équilibre qui laisse à chacun la place d'exister avec sa personnalité et sa culture. Et ils ont obtenu l'attention – et le dialogue – de jeunes directement concernés par des questions qu'ils ressentaient comme essentielles. Bref, ils ont été des femmes ou des hommes parlant à d'autres être humains, avant d'être des spécialistes d'une discipline faisant avancer un programme.

S'ils ont pu le faire, c'est parce que, pour la plupart, ils avaient déjà créé avec leurs élèves une relation de confiance, une relation humaine authentique, même si elle ne s'était jusque-là manifestée qu'épisodiquement. Mais peut-être surtout parce qu'ils se sont eux-mêmes présentés ce jour-là comme ce qu'ils étaient, des êtres humains blessés forcés à chercher du sens au milieu du non-sens ; et c'est aussi à cette vulnérabilité assumée qu'ils ont dû de pouvoir prononcer une parole que leurs élèves ont reçue comme vraie et personnelle. Car c'est sans doute la rareté des situations où les adultes sont en mesure de dire une parole vraie et personnelle qui est une des plus grandes lacunes de notre Éducation Nationale, tant les jeunes aujourd'hui, abreuvés de baratins divers, sont en attente d'adultes capables de dire des convictions et d'en vivre. Il y a probablement là, pour ces milliers d'enseignants, une "apocalypse" à accueillir, la révélation de la soif d'échanges vrais entre jeunes et adultes, qui est la condition d'une éducation humaine.



Légalité ou authenticité ?

Au-delà de ce premier niveau, sans doute le plus fondamental en ce qu'il conditionne tous les autres, l'intérêt de tous ces échanges a été de faire réfléchir jeunes et adultes à des questions vitales pour nos sociétés comme la liberté d'expression, la laïcité, la démocratie, et leur complexité intrinsèque. Et cela de façon très concrète, à partir de faits dramatiques vécus à chaud par médias interposés. Dans les classes comme dans les médias, nombreux ont été les témoignages sur la façon dont nos "valeurs de la République" étaient ressenties, en particulier par des personnes originaires d'autres traditions qui ne se référaient pas aux mêmes principes, mais aussi sur les manquements d'une société et de son école, qui proclament des principes mais ne parviennent pas à

les vivre : égalité contre ghettoïsation, laïcité contre racisme, fraternité contre contrôles au faciès.

C'est là que *Charlie Hebdo*, mais pas seulement lui, trouve une source infinie de motifs de dérision et joue un rôle salutaire, même s'il est parfois douloureux pour ceux qui en sont les cibles. Et notre école, si prompte à proclamer des principes mais si souvent indifférente à leur mise en œuvre, est aussi concernée. Combien de tentatives officielles d'instaurer une mini-démocratie dans les établissements par le biais de conseils divers et variés, mais en l'absence de l'esprit d'écoute et de dialogue sans lequel aucune démocratie n'est possible ? On ne peut qu'espérer que les mesures décidées à chaud par le gouvernement trouveront une traduction concrète sur le terrain et porteront du fruit, même si l'expérience passée ne porte pas à l'optimisme.

D'une certaine manière, c'est un peu aussi ce que j'avais essayé de dire dans le texte intitulé *"Être ou ne pas être Charlie"* qui figure aussi sur le site de CdEP, la différence entre la légalité et l'humanité - ce que d'autres ont aussi appelé la lettre et l'esprit. Et la conviction que si un cadre légal et institutionnel est nécessaire et légitime, seuls l'accueil et le respect de l'autre rendent possible une vie commune vraiment humaine. Si seulement une telle "apocalypse" pouvait éclairer notre École, et surtout celles et ceux qui la font vivre…

Gérard Fischer
Reims - juillet 2015

Le sens

Le métier de médecin de SAMU, qu'est-ce que c'est ?

C'est le métier de la polyvalence et de l'imprévu, des interventions dans des lieux variés, du domicile à la voie publique ou l'établissement de soins. De manière très réductrice nous pourrions dire que le métier comprend, sur le terrain, des activités techniques et la gestion de l'urgence vitale.

L'objectif n'est pas là…

L'objectif est de prendre en charge un patient là où il est, d'évaluer son état et sa gravité, de poser un diagnostic, d'initier un traitement, pour l'amener vers un établissement de soin en le gardant dans un état de santé le plus stable possible. C'est un métier qui contient, certes, beaucoup d'actes techniques, mais sa principale difficulté est de ne pas rester uniquement dans ce cadre, et de ne pas oublier que l'on fait de la médecine parce que l'on croit en l'humain. L'essentiel du travail est avant tout de prendre soin de quelqu'un.

Pour mener à bien cette mission, il faut travailler ensemble. La notion d'équipe est primordiale. L'équipe du SMUR est composée en général de 3 personnes (médecin, infirmier, ambulancier) à laquelle s'ajoutent d'autres professionnels comme les pompiers ou les ambulanciers privés ou secours associatifs par exemple, mais aussi plus tard l'ensemble des acteurs de santé au sein des établissements de soins. L'équipe est là pour que le patient entre dans une prise en charge globale et dans le soin.

Pris dans l'action, il ne faut pas oublier que le patient n'est pas seul. La famille peut être présente et il faut savoir prendre du temps (cela peut paraître paradoxal) pour mettre des mots sur une situation, écouter les émotions des proches, leur expliquer ce qui va se passer ou ce qui s'est passé pour leur parent ou l'enfant qui va être emmené dans le véhicule médicalisé, être attentif à ce qui les préoccupe. C'est important par exemple, de ne pas oublier de prendre un doudou pour un enfant alors que le parent ne peut être présent dans le véhicule, de prendre un numéro de téléphone pour donner des nouvelles, d'indiquer l'adresse exacte de l'hôpital vers lequel le patient va être conduit… L'attitude initiale du médecin et de l'équipe, tout au long de la prise en charge du patient et de sa famille, peut interférer sur la manière dont la famille va gérer ensuite cette situation parfois difficile.

C'est surprenant d'entendre une famille dire "Docteur vous êtes gentille !". Nous intervenons dans des moments difficiles, dans des situations aiguës, parfois au milieu de la nuit. Si dans ces moments où les gens sont vulnérables, nous n'étions pas attentifs, gentils, à l'écoute, nous perdrions alors le sens de notre métier.

Le métier de médecin de SAMU comprend aussi "la Régulation", du simple conseil téléphonique à l'envoi des différents moyens de secours à disposition. Le médecin répond aux demandes, en

du métier au SAMU

évaluant la situation, qu'elle soit urgente ou relevant de permanence de soins (consultations, conseils). Nous n'avons pas le patient en face de nous, et nous devons être vigilants à rester bienveillant, à ne pas s'agacer, à ne pas trop rapidement qualifier l'appel, parfois même alors que nous n'avons pas encore décroché. Le médecin régulateur doit se montrer disponible pour répondre aux besoins et aux attentes des appelants et apporter la réponse la plus adaptée, cette dernière pouvant ne pas être celle attendue par le patient, le médecin devant alors l'expliquer.

Le médecin a aussi besoin d'être en face de l'assistant de régulation qui décroche initialement l'appel, pour entendre non seulement son message verbal mais aussi pour repérer des signes non verbaux qui donnent souvent de précieuses indications. La proximité est signe d'une plus grande efficacité. Le médecin et l'assistant de régulation forment un binôme.

Médecin de SAMU, c'est un métier dans lequel on ne peut être blasé. Quand on regarde le patient comme un objet à perfuser, à endormir, on perd beaucoup... Il faut aimer les gens pour faire ce métier. Cela s'entend aussi au niveau de l'équipe. Cela ne signifie pas qu'il faut s'entendre parfaitement avec tout le monde, malheureusement cela n'est guère possible, mais chacun doit être attentif aux autres... afin d'identifier une difficulté, un ressenti, un besoin particulier. Discuter à la fin d'une intervention, repérer comment elle s'est passée du point de vue de chaque professionnel impliqué, parfois se remettre en question, participent au "prendre soin" et permettent à chaque professionnel de se sentir membre de l'équipe.

Le SAMU-SMUR, c'est probablement une famille dans laquelle le soutien et la proximité sont nécessaires pour avoir une vision et une prise en charge globale du patient et de la situation, et limiter les écueils émotionnels pour les équipes.

Sybille Goddet
Docteur en Médecine et
praticien hospitalier au SAMU

(Service d'Aide Médicale Urgente) SMUR (Structure Médicale d'Urgence et de Réanimation).

La lettre et l'esprit - Li

Pendant que Jésus parlait, un pharisien l'invita pour le repas de midi. Jésus entra chez lui et prit place. Le pharisien fut étonné en voyant qu'il n'avait pas fait d'abord les ablutions précédant le repas. Le Seigneur lui dit : "Bien sûr, vous les pharisiens, vous purifiez l'extérieur de la coupe et du plat, mais à l'intérieur de vous-mêmes vous êtes remplis de cupidité et de méchanceté. Insensés ! Celui qui a fait l'extérieur n'a-t-il pas fait aussi l'intérieur ? Donnez plutôt en aumône ce que vous avez, et alors tout sera pur pour vous. Quel malheur pour vous, pharisiens, parce que vous payez la dîme sur toutes les plantes du jardin, comme la menthe et la rue et vous passez à côté du jugement et de l'amour de Dieu. Ceci, il fallait l'observer, sans abandonner cela. Quel malheur pour vous, pharisiens, parce que vous aimez le premier siège dans les synagogues, et les salutations sur les places publiques. Quel malheur pour vous, parce que vous êtes comme ces tombeaux qu'on ne voit pas et sur lesquels on marche sans le savoir".

Alors un docteur de la Loi prit la parole et lui dit : "Maître, en parlant ainsi, c'est nous aussi que tu insultes". Jésus reprit : "Vous aussi, les docteurs de la Loi, malheureux êtes-vous, parce que vous chargez les gens de fardeaux impossibles à porter, et vous-mêmes, vous ne touchez même pas ces fardeaux d'un seul doigt.

Que diriez-vous si, ayant invité un convive à déjeuner, ce dernier commençait par vous inonder de reproches ? C'est pourtant ce qu'a fait Jésus, après que le pharisien qui l'invite lui a fait une remarque de bon sens, celle d'avoir oublié de faire les ablutions habituelles qui allaient de soi avant le repas. Cela suffit pour que Jésus réagisse aussitôt violemment à l'égard de l'ensemble des pharisiens. Face à une telle réaction, je trouve vraiment que Jésus y va fort.

Pour tenter de mieux comprendre, je vais situer le contexte global de ce conflit. Selon les évangiles, Jésus rentre très tôt en conflit avec les pharisiens. Ceux-ci constituaient un groupe diversifié, parmi les plus influents sur la population, formé de lettrés, familiarisés avec des traditions et des coutumes d'Israël. Beaucoup gagnaient leur vie comme scribes, agents administratifs, éducateurs, juges. Ils ne faisaient pas partie des classes dominantes, ils étaient des pratiquants très stricts de la Loi, jusqu'au plus petit détail, jusqu'à devenir "tatillons". Leur première préoccupation était la fidélité à la Loi : de là naissait leur volonté d'approfondir l'étude de la Torah et leur souci d'en accomplir toutes les prescriptions avec le risque de donner une priorité sans nuance à la lettre sur l'esprit. Ils en rajoutaient en confondant la Loi avec "les traditions des ancêtres". Ils s'opposent souvent à Jésus, lui adressant des questions pièges et s'efforçant de le discréditer auprès du peuple. Jésus quant à lui ne se privait pas de lancer sur eux des menaces et des condamnations comme le souligne le texte de saint Luc cité en référence. Il les accable de tous les péchés du monde ! On pense généralement que ces charges étaient moins violentes que celles citées dans les évangiles. Les premiers chrétiens et les rédacteurs de l'Évangile en ont sans doute rajouté après la résurrection de Jésus parce que les oppositions étaient plus fortes. Mais on ne peut pas, en tout cas, nier ces conflits. Les pharisiens sont en quelque sorte fascinés par Jésus, par sa radicalité, par son annonce du Royaume de Dieu, mais son comportement avec les pécheurs les déconcerte au plus haut point, voire les scandalise. Ils craignent que Jésus fasse passer la Torah au second plan et privilégie ce qu'il appelle "le Royaume de Dieu". Probablement, ils ne savent que penser de Jésus, des séductions qu'il exerce sur le peuple. Ils voient en lui comme leur "double" inversé, d'où leur virulence. Ils sont perplexes : attirés par ce prophète qui ressent comme personne les souffrances du peuple et en même temps ne comprenant pas son inadmissible accueil des pécheurs. La confrontation des deux ne pouvait que "faire des étincelles".

L'Évangile cité en référence cristallise les oppositions et les reproches adressés par Jésus aux pharisiens.

Le premier reproche joue sur l'antithèse extérieur – intérieur, pur et impur. À ce sujet, Jésus va jusqu'à les traiter d'insensés. Pour eux les choses sont simples : la pureté est apportée par les rites à répétition, une pratique rituelle stricte. Ce qui compte, c'est la pratique extérieure des rites et non la conversion intérieure du cœur.

bre commentaire de Luc 11, 37-54

Quel malheur pour vous, parce que vous bâtissez les tombeaux des prophètes, alors que vos pères les ont tués. Ainsi vous témoignez que vous approuvez les actes de vos pères, puisque eux-mêmes ont tué les prophètes, et vous, vous bâtissez leurs tombeaux. C'est pourquoi la Sagesse de Dieu elle-même a dit : Je leur enverrai des prophètes et des apôtres ; parmi eux, ils en tueront et en persécuteront. Ainsi cette génération devra rendre compte du sang de tous les prophètes qui a été versé depuis la fondation du monde, depuis le sang d'Abel jusqu'au sang de Zacharie, qui a péri entre l'autel et le sanctuaire. Oui, je vous le déclare : on en demandera compte à cette génération.

Quel malheur pour vous, docteurs de la Loi, parce que vous avez enlevé la clé de la connaissance ; vous-mêmes n'êtes pas entrés, et ceux qui voulaient entrer, vous les en avez empêchés".

Quand Jésus fut sorti de la maison, les scribes et les pharisiens commencèrent à s'acharner contre lui et à le harceler de questions ; ils lui tendaient des pièges pour traquer la moindre de ses paroles.

Luc 11, 37-54

Le deuxième reproche porte sur une pratique sociale et religieuse sans âme, au risque d'oublier finalement que l'essentiel de la relation aux autres, c'est la justice, la compassion, la miséricorde, l'amour.

Le troisième reproche porte sur la recherche de la reconnaissance publique : savoir se faire voir, se montrer, se donner en spectacle au détriment de la vérité de vie, de la pureté du cœur, en rester au superficiel au lieu d'aller au fondamental de la vie, à ce qui fait vivre vraiment.

Un quatrième reproche, c'est de bâtir des mausolées aux prophètes que leurs pères ont tués, se servir de la mémoire, la pervertir pour continuer de plus belle les erreurs du passé.

Enfin, le dernier reproche est de faire obstacle à ceux qui veulent s'ouvrir au Royaume.

Ces reproches de Jésus aux pharisiens sont d'une actualité brûlante et rejoignent plus qu'on ne le pense peut-être nos problématiques modernes et nos comportements individuels et collectifs actuels.

Aujourd'hui, notre société a, en quelque sorte, le culte de la visibilité intempestive. Elle tend à développer une "contre culture" selon laquelle je n'ai de la valeur que si je deviens performant. Elle développe le culte du "moi je" pharisien : "Je ne suis pas comme le reste du monde". Tout est jugé à la mesure de l'audience médiatique. Cette mentalité risque de nous pourrir de l'intérieur. Quand on réalise quelque chose, la première préoccupation est alors de mesurer l'audience dans l'opinion, l'audience auprès des autres, même si le contenu est vide, creux, ne nous préoccupant que de "l'extérieur de la coupe et du plat". Entre parenthèses, c'est ce que Daesh fait miroiter à ceux qu'il veut enrôler "Vous serez des héros !!". Comment serons-nous guéris d'une telle maladie ? Par une éducation sans relâche qui forme à la vérité de vie, à l'authenticité, plus fortes que les visibilités trompeuses.

Nous vivons dans une société où, pour trouver sa place, il faut se pousser, chercher à être reconnu par tous les moyens, il faut "se faire beau pour bien se vendre", montrer son "look" favorable. Mais nous le savons, les apparences sont trompeuses et la pratique pharisienne est trompeuse. Comment serons-nous guéris d'une telle maladie, éloignés d'une telle dérive ? Par une éducation à la juste estime de soi, celle qui valorise les dons que Dieu nous a donnés au service des autres, qui valorise nos qualités réelles éprouvées par la vie.

Nous vivons dans une société qui en reste trop souvent à la stricte justice froide et impersonnelle, à l'application des règlements, sans âme, en oubliant la compassion, le souci de se porter les uns les autres. Comment serons-nous guéris de "la mondialisation de l'indifférence" comme le dit le pape François ? Par une éducation au souci de l'autre, au respect, à l'amour de l'autre, par une éducation qui transmette une "âme", la passion de l'autre.

Marcel Annequin
Val-de-Marne

Le sens de l'école

Exercer une profession dans laquelle nous nous sommes engagés par idéal ou nécessité économique, voici l'une des réalités abordées dans l'interview réalisée auprès de trois collègues étrangères : MariCarmen Murillo (enseignante de pré-élémentaire en Équateur), Irène (primaire, Togo) et Rosalinda (Philippines).

1 - À quoi sert l'école ?

Irène : "Tous ceux qui aujourd'hui savent écrire, lire, calculer et parler une langue, sont allés à l'école". "Moi aussi, je vais à l'école pour m'instruire". "Probablement pour avoir une bonne place dans la société" dit le maître. "Je travaille à l'école pour réussir mes études, m'affirmer, faire plaisir à mes parents".

MariCarmen : L'école est la petite cellule de la société qui sert à acquérir des connaissances, à développer des relations avec de nombreuses personnes autres que notre famille, adultes, enfants du même âge, autres adultes ou mineurs, et à favoriser les talents. Cet espace est le lieu où les enfants construisent peu à peu une partie de leur personnalité. Cependant, l'école ne forme pas seulement les élèves de manière positive ; les structures (de son système) tendent à limiter des potentialités cognitives, affectives et motrices avec des résultats qui attristent, très éloignés de ce qu'attend le peuple.

Rosalinda : Pour moi, aller à l'école signifie : acquérir une formation spécifique pour améliorer vos capacités et savoirs ; être préparé à la socialisation, à vivre et à s'entendre avec les autres. Et enfin, offrir / apporter aux élèves et étudiants une validation de leur réussite au premier niveau, puis au suivant et ainsi de suite : primaire / secondaire / université, et troisième cycle s'ils en ont le temps et s'ils le veulent.

2 - Pourquoi faut-il travailler ?

[M-C] : Je travaille pour construire chaque jour des rêves, des espoirs, la fraternité et découvrir à chaque instant, ce que l'être humain possède d'étonnant ; je travaille aussi pour connaître et profiter de cette merveilleuse étape, l'enfance.

[Ros] : Les élèves devraient travailler parce que l'école est une petite société en soi, donnant l'expérience de ce qu'ils auront à faire quand ils iront dans une plus grande société. C'est une sorte de terrain d'entraînement pour les capacités et les savoirs de base, comme, par exemple, au premier niveau, la numération, la lecture, l'expression orale,... et apprendre à être un futur citoyen

3 - Pourquoi un enfant doit-il aller à l'école ?

[M-C] : Il doit aller à l'école parce que le système l'exige, mais aussi parce qu'il élabore peu à peu ses relations sociales avec ce petit monde, pour découvrir que le bonheur se construit aussi hors du sein familial. Mais si je pouvais choisir, je choisirais des espaces d'éducation libre.

4 - Pourquoi l'enseignant doit-il se former durant toute sa carrière ?

[Ros] : Pourquoi continuer à nous former en tant qu'enseignants alors que de fait nous en avons le diplôme ? C'est nécessaire parce qu'il y a toujours des changements dans notre domaine de qualification, que les générations d'apprenants changent, et que les styles d'apprentissage changent aussi. Donc c'est à nous d'harmoniser tous ces changements. Nous devrions continuer à adapter nos outils ou à en chercher de nouveaux, à aiguiser

nos savoirs et capacités, mais également la valeur que nous donnons à notre profession.

[M-C] : La connaissance change constamment ; l'être humain change aussi. L'époque actuelle exige d'être plus au fait des découvertes. Nous sommes envahis par les technologies, le virtuel, les modes, une société de consommation. Il est aujourd'hui plus urgent de continuer de se former parce que le monde a besoin non seulement d'un professeur, mais d'un maître qui chemine à côté de lui, qui l'accompagne et partage avec lui ses expériences.

[Ir] : Un enseignant qui se forme régulièrement se ressource, il est informé pour se former. Il actualise ses connaissances et son savoir-faire. Chacun des élèves a des dons. C'est une erreur que l'on commet en traitant certains "d'incapables". Un élève qui n'est pas doué pour les études, peut réussir brillamment dans des activités manuelles ou artisanales. Il faut seulement que les services d'orientation sachent le guider vers ce qu'il réussirait aisément.

5 - Tout le succès dans le travail ?... À quoi sert l'école ?

[Ros] : Les enseignants ne devraient pas préjuger des élèves parce que l'éducation ne vient pas seulement de l'école. L'école est seulement une des institutions qui contribuent à l'éducation dans la société. Nous avons des intelligences multiples chez nos élèves. Chaque enfant a son propre potentiel de génie, que ce soit en sciences, en art, en travail manuel, en agriculture, en technologie...

[M-C] : Si réussir sa vie c'est gagner beaucoup d'argent, ce n'est pas la réussite. La réussite est la forme dans laquelle un être humain est en relation sans se faire du mal et sans blesser ce qui l'entoure. Le succès, c'est apprendre de la vie ce qu'elle nous offre et agir par amour et pour l'amour. Dire à un élève qu'il ne réussira pas, c'est le signe que le professeur n'a pas appris à être un maître, un éducateur

6 - Pourquoi le pays devrait-il investir de l'argent dans l'enseignement public ?

[Ros] : Parce que l'éducation est un droit, l'État devrait assurer une éducation de qualité qui soit inclusive et pour tous les citoyens, quels que soient les besoins ou capacités des enfants. C'est également bon pour l'économie du pays parce que cela en élève le niveau de connaissances. C'est bon pour la société parce qu'à l'école vous apprenez à vivre ensemble et à pratiquer la démocratie. Et c'est bon pour la culture du pays, pour que ses habitants continuent à se rappeler la vie des gens dans le passé. Enfin, c'est dans les écoles publiques que la majorité de la jeunesse du pays va, donc le gouvernement devrait vraiment dépenser plus, parce qu'un citoyen qui n'est pas éduqué coûte plus...

[M-C] : En effet, de la formation humaine dépend la réussite des nations. C'est une responsabilité qui assure le bien-être, et je ne me réfère pas à l'économie essentiellement, mais à ces formes de fraternité qui se construisent entre personnes différentes. Le côté négatif, c'est que l'État décide "d'en haut" ce que tu dois apprendre et comment tu dois le faire. D'autre part, les résultats attendus sont évalués sous le seul aspect économique, en oubliant que nous nous éduquons pour être libres.

7 - Pourquoi je continue à enseigner ?

[Ros] : Cela fait 38 ans que j'enseigne, et je continue parce que j'aime le fait de prendre ma part dans la formation des jeunes enfants au premier degré. Le plaisir d'enseigner, ce n'est pas la compensation monétaire, on ne gagne pas beaucoup d'argent, mais c'est le sentiment de plénitude quand vous voyez vos élèves grandir et réussir dans leur domaine, dès le premier niveau. Et rencontrer vos anciens élèves est toujours remuant émotionnellement. Un élève m'a demandé : "Est-ce que vous choisiriez de nouveau la même profession si c'était à refaire ?" J'ai répondu que oui, bien sûr, ma vie en a été tellement enrichie.

[M-C] : C'est ainsi que je suis heureuse ; c'est une mission que j'ai choisie pour servir les plus pauvres à partir de l'espace éducatif public. C'est dans l'éducation que j'apprends, à partir des plus petits, des parents pauvres, c'est à partir de leur préoccupations et angoisses que nous cheminons dans la vie, en continuelle recherche. Pourquoi ai-je décidé de me "consacrer à" et non me "prêter à" ? Par cette démarche, je suis la mission de Jésus qui transforma l'humanité pour l'Amour.

Podemos

Aujourd'hui, l'Espagne bouge, elle est même en pleine effervescence, que ce soit au plan de l'école ou au plan politique.

Nous avons vu avec Juan Carlos, venu en 2014 rendre visite au Bureau International, que son collectif des Professeurs Chrétiens de l'École Publique (PCEP) exigeait une profonde transformation de l'école publique, allant jusqu'à la laïcité, et qu'il n'était pas le seul groupe à rêver d'une école inclusive où les enfants de toutes les couches de la société se côtoieraient, ainsi qu'à réclamer un enseignement public de la meilleure qualité possible et à faire en sorte que l'École Publique soit compensatrice des inégalités sociales, économiques et culturelles, propres à la société espagnole d'aujourd'hui.

Par ailleurs, le groupe revendique son rôle dans l'espace éducatif comme part d'une Église qui, au-delà de l'image institutionnelle, est constituée par ceux qui croient en Jésus de Nazareth et misent chaque jour sur son message, clairement du côté de ceux qui possèdent le moins, qui donnent la parole à ceux à qui on l'accorde le moins et, en définitive, misent de préférence sur les plus oubliés de la société, qui sont dans leur grande majorité les familles et les élèves de l'Éducation Publique.

Cette revendication d'ancrage dans l'Église a fait dire à un théologien piariste[1], José Luis Corzo, qui se félicitait de l'existence du collectif : *"Où peut-on être meilleur chrétien que dans l'école publique ?"*, où les béatitudes deviennent des évidences parce que s'assoient dans la salle de classe ceux qui ont faim, celui qui a besoin de justice, ou souffre de persécution.

Actuellement cette tentative de réforme de l'École Publique se déroule dans un climat social tendu en raison d'une crise économique très dure qui n'a fait que s'aggraver depuis 2010, entraînant un chômage record, des réductions importantes de salaires, l'augmentation des impôts pour éponger la dette et la multiplication des ***"desahucios"*** (expulsions) pour ceux qui ne peuvent plus payer leur loyer ou rembourser les emprunts contractés pour l'achat d'un logement au moment de la bulle immobilière.

En mai 2011, le mouvement des Indignés, dit du 15 M en Espagne, a eu un grand retentissement. On se souvient de la *Puerta del Sol* transformée en terrain de camping par les jeunes et les moins jeunes qui se révoltaient contre les conditions qui leur étaient imposées par le gouvernement Zapatero. Ce mouvement du 15 M va être le point de départ du nouveau mouvement, puis parti de gauche radicale, qui va naître en janvier

2014 sous le nom de ***Podemos*** (nous pouvons). Son chef de file, Pablo Iglesias, s'insurge contre la dette qui pèse lourdement sur le peuple, qui n'en est pas responsable, et refuse son remboursement. Mais il est également révolté par la corruption qui règne à tous les niveaux, des partis politiques au monde de la finance et de l'immobilier. Beaucoup s'enrichissent au détriment du peuple. Par exemple les expulsions et la confiscation des biens par les banques permettent à certains de faire de bonnes affaires. Les scandales sont nombreux et la justice croule sous les dossiers.

[...]

Voyons maintenant ce qui tranche avec les deux partis traditionnels et qui fait l'originalité de ***Podemos***. C'est avant tout son fonctionnement en cercles, assemblées de citoyens regroupés par territoires, quartiers... ou par thématiques qui favorise la participation directe de la citoyenneté, avec ce qu'elle a aussi de difficile pour la prise de décisions.

En matière d'éducation, il propose une École Publique laïque, avec plus d'investissements. Il souhaite revenir sur les accords qui ont présidé au financement par l'État d'initiatives privées ou religieuses, par exemple, ***las escuelas concertadas*** (les écoles catholiques sous contrat). Certains de ces accords qui ont été passés entre le Vatican et l'État franquiste sont devenus caducs aux yeux de beaucoup d'Espagnols. ***Podemos*** s'est aussi engagé, s'il arrive au pouvoir, à abroger la très contestée LOMCE[2], réforme éducative inspirée par le néolibéralisme et mise en place par la droite à la rentrée 2014.

Nos amis du collectif ***Profesores Cristianos de la Escuela Pública*** ne peuvent qu'être d'accord avec ces initiatives qui rejoignent leur programme de réformes de l'enseignement public.

Juan Carlos Sanchez, l'animateur du collectif PCEP, nous dit qu'ils entretiennent le contact avec le cercle ***Podemos de Spiritualité Progressiste*** – encore une innovation étonnante pour un parti de gauche radicale – mais Juan Carlos est pleinement d'accord avec la lecture qu'ils font de la dimension spirituelle de la personne et ce qu'elle peut apporter à la construction d'une réalité sociale et politique plus juste. Curieusement, le cercle ***Podemos de Spiritualité Progressiste*** a été lancé, entre autres, par un ancien moine de *Santa Maria de Huelva*, José Antonio Vâsquez, qui croit fermement en la nécessité d'introduire la spiritualité dans la lutte politique. Le cercle est ouvert à tout le monde et n'importe qui peut y apporter sa contribution sans appartenir au parti. Le cercle n'est ni catholique, ni chrétien ; il y a des musulmans, des évangélistes, des bouddhistes, des hindous et même des athées. Pour les croyants des différentes religions, il y a quelque chose en commun, la transcendance. Le spirituel pour ceux-ci, c'est *"écouter l'appel du cœur qui nous porte à reconnaître l'aspect sacré de l'être humain et de toute forme de vie et à transcender notre réalité la plus immédiate"*. Pour les athées, la spiritualité se borne à défendre les grandes valeurs humaines sans considérer la transcendance, comme le font les philosophes français Comte-Sponville ou Luc Ferry.

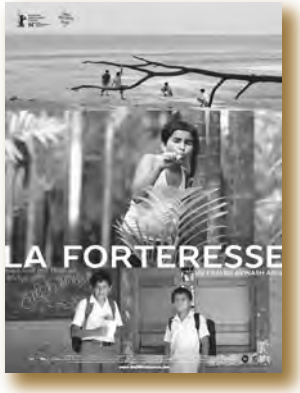
En conclusion, tout ce que l'on peut dire pour l'instant, c'est que l'ascension de ***Podemos*** a été fulgurante. Quatre mois après sa création, il a obtenu aux élections européennes du 25 mai 2014 un record de 1 240 000 voix, qui lui a permis d'envoyer au Parlement Européen de Strasbourg cinq eurodéputés, dont son leader, Pablo Iglesias. Une estimation du 4 novembre 2014 place ***Podemos*** en tête des législatives de novembre 2015 avec 27,7 % des votes. Sans doute, l'expérience grecque de Syriza et de son chef, Alexis Tsipras, jouera un grand rôle quant à l'avenir de ***Podemos***.

André Poisson

Article paru dans La Lettre de Dialogue et Coopération - *Juin 2015*
Avec l'aimable autorisation de D et C

1/ Piariste, des écoles pies : l'Ordre des frères des écoles pies ou Ordre des Piaristes est un ordre de clercs réguliers fondé en 1597 par un prêtre espagnol d'origine aragonaise, Joseph Calasanz. Les Piaristes se consacrent à l'éducation des enfants pauvres. Articles intéressants concernant cet ordre et son histoire mouvementée en tapant "écoles pies" dans votre moteur de recherche.
2/ LOMCE, Ley Orgànica de Mejora de la Calidad Educativa : Loi Organique d'Amélioration de la Qualité Éducative. Elle est aussi appelée Loi Wert, du nom du Ministre de l'Éducation espagnol, José Ignacio Wert, qui l'a mise en place.

Film : **La Forteresse**
(Inde) 1h19
Ours de Cristal et Mention spéciale, Berlin 2014.
Films du Préau
Sortie le 7 Octobre 2015



Suite à la mutation professionnelle de sa mère avec laquelle il vit seul, Chinmay quitte sa métropole d'origine pour une petite ville du bord de mer. Le jeune garçon de 11 ans a du mal à s'accoutumer à ce nouvel environnement et à s'ouvrir aux autres. Dans sa nouvelle école, il va pourtant se lier d'amitié avec un groupe de quatre garçons.

Le spectateur n'est pas nécessairement conscient que Chinmay, "le boursier", comme disent ses camarades, n'appartient pas à la même caste qu'eux, mais la description de la relation, puis complicité naissante entre enfants de classes sociales différentes est, elle, universelle ; elle passe par les trajets communs vers l'école, la "triche en interro" pour soutenir le copain en difficulté, le cadeau d'un stylo de celui dont le père travaille à Dubaï, le premier vélo pour chacun. La fin de l'année scolaire, amenant une nouvelle mutation de sa mère, poussera Chinmay plus brutalement qu'il ne l'aurait souhaité de l'enfance à l'adolescence.

Si des cinéphiles purs et durs peuvent trouver ce film "un peu lisse", les épisodes de la vie de classe de ce premier long métrage indien peuvent pourtant être l'occasion de discussions très intéressantes avec des 6e – 5e dans le Cadre de Collège au Cinéma.

M. Nicault

LA BELLE PROMISE OU VILLA TOUMA

Film de la palestinienne Sulia Arraf. Sortie en France le 10 juin 2015.

La coordination "Chrétiens d'Orient en danger" et des journaux comme *La Croix, Télérama* donnaient envie d'aller voir ce film. Il met en scène trois chrétiennes de Ramallah, d'environ 40 ans, qui furent de l'aristocratie avant de subir les conséquences de la guerre de 1967. Celles-ci sont restées bloquées sur leur période "heureuse". Elles ont recueilli leur nièce, orpheline de leur frère qui avait "trahi" en épousant une musulmane et n'ont qu'un projet : "bien" la marier.

On va voir ce film en pensant faire un acte de solidarité envers des chrétiens persécutés, et mieux comprendre la situation. Mais on a plutôt l'impression que la metteuse en scène règle des problèmes personnels… en proposant des caricatures auxquelles on espère vivement que les chrétiens ne ressemblent pas.

En effet les trois tantes, sortant rarement des murs clos de leur belle villa (tout ce qui leur reste, avec leurs principes, et leur morgue) donnent une image absolument épouvantable de cette religion ! Elles mentent sur l'éducation et les origines de leur nièce ; elles méprisent tout ce qui ne leur semble pas de leur rang (ex : les musulmans…). Calculatrices pour la moindre relation, elles assistent hypocritement aux enterrements où elles avancent leurs pions.

Profondément méchantes, elles brûlent ce qu'aimait la nièce, en son absence, la trahissent. Elles n'ouvrent pas leur portail cadenassé, ou alors exceptionnellement à un blessé qui ferait un candidat au mariage acceptable, s'il est capable de réciter le "Je vous salue Marie…"

Il est impossible de se sentir en empathie avec ces vipères (nuances "au faciès" – hélas – : les tantes laides et méchantes, la jolie plutôt gentille…).

Le retournement final est invraisemblable par rapport à tout ce qui précède. Ou alors, il faut vraiment croire en Dieu…

Le film dessert plutôt la cause des chrétiens, sans servir celle des mariages interreligieux, tellement il reste par ailleurs à la surface de ce qui peut unir des jeunes.

Anne Bessières

UNE FAMILLE À LOUER

Film de Jean-Pierre Améris. Sortie le 19/08/2015.

Le réalisateur – homme très sympathique – présente cette comédie comme étant largement autobiographique (avec sincérité et une certaine naïveté.) En effet, il dit "faire famille" lui-même, depuis peu, avec sa scénariste, Murielle Magellan, jusque-là mère seule avec un jeune fils ; d'autre part avoir eu, avec ses proches, des tensions et silences dommageables.

Le scénario : un homme riche, peu heureux, s'ennuyant, obtient l'accord d'une jeune femme en difficulté pour s'introduire dans sa "famille" (elle a deux enfants de deux pères différents) en période d'essai de trois mois, pour voir s'il aimerait ça !

Il y a dans le film des moments agréables ; les acteurs sont Virginie Efira, délicieuse, et Benoît Poelvoorde, qui livre un peu le service minimum. Néanmoins, au total, la comédie ne me semble pas fonctionner. Pourquoi ? Quelques pistes :

- La jeune femme, Violette, au départ, à la suite de circonstances quelque peu dramatiques, clame (à la télé) l'importance absolue des liens familiaux. Or dans son cas, c'est sans les pères… lesquels ne seront absolument jamais évoqués. On aurait pourtant pu imaginer divers gags liés à ces papas manquants et "remplacés".
- Paul-André obtient l'accord de Violette pour une période d'essai en famille, et là … elle ment à ses enfants (ados). Est-ce que les situations cocasses auraient été moins nombreuses si elle leur avait dit la vérité, tout simplement, et "je ne le fais que si vous êtes d'accord" ? Au lieu de cela on est dans le mime de l'apparence de liens amoureux entre les adultes, sous le regard aiguisé des enfants (qui ont hélas l'habitude, maman semblant être "accro" au sexe…) Ceci est parfois poussif.

Sur la vie de famille elle-même, sont distillées quelques "vérités" :

- une famille, ça va faire des courses à l'hypermarché,

- ça ne se laisse pas insulter, en particulier par la “pièce rapportée”, cette dernière se trouvant face à un bloc ;
- les parents sont responsables des fêlures des enfants, surtout quand ils ne leur ont pas donné suffisamment d’affection ;
- la famille est comme un Meccano auquel on peut ajouter une pièce manquante, si elle est huilée de bons sentiments, et aussi d’autorité : le nouveau doit s’imposer, c’est le secret…

Accessoirement, les mises en situation des deux protagonistes sont peu crédibles : Paul André dans une énorme villa-blockhaus triste ; Violette la chômeuse enfilant des chaussures hors de prix.

La fin sera supposée heureuse (et dans la famille de la période d’essai…) mais dans le flou le plus total : on n’a pas découvert ce que les quatre membres vont faire ensemble, ni où, ni pourquoi (ce qu’ils viennent de faire ensemble n’éclaire guère).

Dommage, l’idée de départ était amusante. Mais les auteurs du film se sont eux-mêmes créé plusieurs impasses.

Anne Bessières

UNE BIBLE

Philippe Lechermeier et Rébecca Dautremer éd. Gautier-Languereau, 2014, 372 p., 45 €.

En régime de laïcité, il est heureux de pouvoir bénéficier de cette expérience “à deux voix”, celle de l’auteur et de la graphiste. Tous deux, passionnés de culture et de transmission dans le contexte actuel, font œuvre de créativité sur le plan de la recherche au cœur des patrimoines civilisationnels de l’humanité, et des trésors d’ouverture spirituelle. L’auteur, Philippe Lechermeier, est convaincu que toute la société est influencée par ce document fondamental, la Bible, et que celle-ci fait partie du patrimoine universel de manière privilégiée. De ce fait, avec “un ancien testament” et “un nouveau testament”, il veut faire œuvre de transmission du trésor biblique. En ce sens, il s’adresse à tous, croyants et non-croyants, en sélectionnant les grands épisodes et les hautes figures bibliques. Dans un style très agréable et vivant, il réécrit le texte biblique en variant les formes : récits, contes, courtes pièces de théâtre (à jouer), poésie.

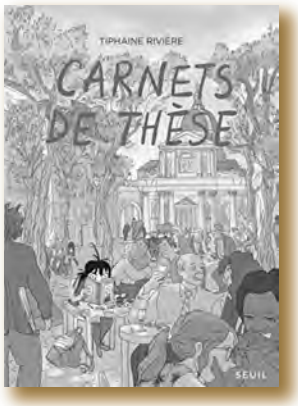
Rébecca Dautremer est graphiste jeunesse et enseignante, habile illustratrice. Elle a fourni un travail si important que les dessins et peintures rayonnent ici sur plus du tiers de l’ouvrage. Le visage et la silhouette des personnages dessinés s’inspirent souvent des tribus indiennes apaches : traits des visages, costumes, masques… R. Dautremer recherche une texture photographique avec les lumières, les couleurs, les flous… Les illustrations font parfois penser à des Brueghel ou des Bosch, mais sont toujours originales et suggestives. R. Dautremer s’ingénie à dessiner et à peindre en créant des images à contempler. Par exemple, arrivant à la Crucifixion de Jésus, le récit fait bonne place à une douzaine de dessins très expressifs sur la Passion vers la Résurrection.

Dynamique support culturel à réelle dimension spirituelle, l’ensemble, texte et dessins, respire souvent la poésie, toujours la clarté et la suggestion. D’Adam et Ève à Jésus et à ses apôtres après la résurrection, l’auteur nous fait entrer dans la psychologie des personnages : leurs joies ou tâtonnements, leur recherche, leur espérance et leur foi. Le style du livre est vivant et ouvert, attentif aux personnes et à leur environnement. La tonalité du texte et du dessin est faite de délicatesse, de finesse, alliant la vigueur à la tendresse. Les personnages sont souvent riches de sensibilité. La poésie du récit s’investit bien dans les titres, particulièrement dans “un nouveau testament”… Bien sûr, la Genèse est bien mise en valeur, avec le rythme du passage du soir au matin. Parmi les prophètes, Élisée et Jonas ont attiré l’attention des auteurs. En suivant “Jésus de Nazareth”, nous voyons comment les auteurs font dialoguer les personnages les uns avec les autres, en conjuguant certains épisodes entre eux. Nous arrivons alors aux paroles suprêmes de Jésus : “Ceci est mon corps”, puis à sa prière vers le Père à Gethsémani, ce “jardin bordé d’oliviers”… Après la résurrection de Jésus, au souffle de Pentecôte, le voyage reprend de plus belle : les apôtres partent annoncer à tous la Bonne Nouvelle du Christ.

À la fin, d’Aaron et Abraham à Jésus et ses disciples, et jusqu’à Zébédée, un abondant et minutieux index énumère les noms de personnes et de lieux pour que le lecteur puisse approfondir sa “manducation” du récit et ses enjeux. De ce fait, cet excellent et agréable livre de lecture et de méditation devient “une bible” de contemplation. Les lecteurs pourront lire “une bible”, la méditer, la contempler, en animant leur dialogue avec “la Bible”.

P. Pierre Fournier

CARNETS DE THÈSE



BD de Tiphaine Rivière

Dans cette BD, semble-t-il largement inspirée de souvenirs autobiographiques, Tiphaine Rivière raconte les difficultés de Jeanne, son personnage, pour venir à bout de sa thèse de littérature sur *"Le motif labyrinthique dans la parabole de la loi du procès de Kafka"*. Au début de l'histoire, Jeanne est enseignante dans le secondaire, en ZEP. Elle saisit l'opportunité de s'inscrire en thèse pour échapper à ce travail épuisant et découvre que le chemin du doctorat n'est pas non plus de tout repos - et largement aussi labyrinthique qu'une parabole de Kafka !

Nous suivons donc Jeanne dans les divers cercles de son quotidien : son compagnon qui a du mal à la suivre, sa famille perplexe, son directeur de thèse pour le moins fuyant, ses collègues/rivaux en recherche, la secrétaire lymphatique qu'elle doit épauler pour gagner un peu de sous... autant d'occasions de portraits drôlatiques et féroces. Tous les progrès que Jeanne réalise dans son travail se font aux dépens de ses relations avec ces différents personnages et de son équilibre personnel. La thèse est présentée comme un chemin de croix non balisé, la quête solitaire d'une chimère perpétuellement inaccessible.

Le livre est enlevé et très drôle, il est à recommander à titre de guide initiatique à tous ceux que l'aventure du doctorat tente. Au passage, la critique du milieu universitaire est vive, mais elle sonne juste. Elle concerne clairement plus les disciplines relevant des sciences humaines et sociales où les thèses menées dans des conditions dégradées (sans financement, comme c'est le cas pour Jeanne, avec des directeurs de thèse cumulards et des administrations peu amènes) sont nettement plus courantes qu'ailleurs.

Jeanne arrivera au bout de sa quête mais sa carrière universitaire s'annonce plus qu'incertaine. Tiphaine Rivière a, elle, semble-t-il, abandonné sa propre thèse avant son terme, mais elle est certainement promise à un bel avenir dans la BD !

Isabelle Tellier
Paris

Éditions du Seuil - mars 2015 - 180 pages - 19,90 €

LE MONDE A-T-IL UN SENS ?

Dans ce livre, Jean-Marie Pelt et Pierre Rabhi se posent la question : *"Le monde a-t-il un sens ?"*.

En partant du big bang pour arriver à l'être humain, Jean-Marie Pelt nous guide pas à pas dans cette aventure vécue par l'univers dans lequel nous vivons aujourd'hui. La lente évolution des particules en est venue, grâce au "principe d'associativité", à former des éléments de plus en plus complexes. Les nombreux exemples donnés dans cette première partie du livre montrent que la vie doit davantage à "l'alliance" qu'à la "rivalité".

En lisant ces premiers chapitres, comment ne pas penser aux images symboliques contenues dans la Bible : histoire de Caïn et d'Abel, Alliance de Dieu avec Abraham...

Pierre Rabhi nous livre son expérience en soulignant le "principe de coopération" opposé à la "lutte des espèces". Il insiste sur le fait que ce sont les humains qui sont responsables de leur avenir, et que les choix faits par tout un chacun contribuent à la sauvegarde ou non de la "terre nourricière".

L'état de la planète est entre les mains de la "communauté humaine". Cependant, les excès de consommation nous font aller "droit dans le mur". Pierre Rabhi propose un usage modéré des ressources, en particulier celles qui ne sont pas renouvelables. Dans le dernier chapitre, Pierre Rabhi nous redit pourquoi il prône l'agro-écologie, et comment cette pratique va dans le sens de la coopération entre la nature et l'humanité. Mais cela est inutile si notre mentalité fondée sur la peur, la jalousie, l'accaparement de toutes sortes de biens passe avant la coopération entre humains. La modération est libératrice de toutes les chaînes qui nous entravent dans notre quotidien.

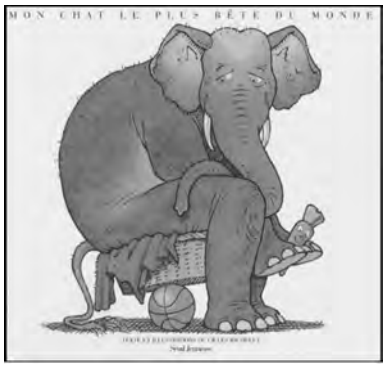
Ce livre fait écho à l'actualité de ce mois d'août où la sonde Rosetta partie à la recherche de l'histoire de la formation de l'eau et de la vie sur terre commence à envoyer des informations.

Suzanne Cahen
Val-de-Marne

Éditions Fayard mai 2015 - 175 pages - 15 €

Vivre plus légèrement grâce à l'humour

MON CHAT LE PLUS BÊTE DU MONDE



de Gilles Bachelet, Seuil Jeunesse 2004, 13,50 €

Le narrateur nous présente son chat comme l'animal le plus idiot et maladroit qui soit : il croit faire ses besoins à la verticale de son cerveau, ne retombe jamais sur ses pattes et pourrait se laisser mourir de faim devant une boîte de croquettes ouverte.

Chacune des affirmations concernant ce fameux chat est illustrée par un éléphant mis en situation de chat : éléphant à la sieste, dans sa litière ou faisant sa toilette de chat…

L'effet obtenu est d'un comique irrésistible, où les adultes sont aussi amusés par des clins d'œil qui leur sont directement adressés. De quoi faire rire petits et grands.

KOULKOUL ET MOLOKOLOCH

d'Anne-Catherine de Boel, Pastel de l'école des Loisirs 2002, 5,60 €

Lorsque la route de Koulkoul croise celle de Molokoloch, une amitié indéfectible naît entre les deux paresseux. Tout les rapproche : ils sont épuisés et ne vont nulle part. Tant mieux, s'ils y vont ensemble, chacun n'aura que la moitié de la route à faire. Fatigués par cette décision, ils décident de faire une sieste. Mais c'est oublier que des prédateurs rôdent…

Empli de non-sens, cet album permet aux enfants une approche du second degré tout en amusant les parents. Toute la famille peut partager cet humour. Pas besoin de blagues de deuxième ordre spécialement pour les petits, même si chacun comprend différemment selon son âge.

LE MEILLEUR LIVRE POUR APPRENDRE À DESSINER UNE VACHE

d'Hélène Rice et Ronana Badel, 2014, 10,90 €

Si vous suivez la méthode décrite dans ce petit album, il y a fort peu de chance pour que vous obteniez une vache. En revanche, vous risquez de vous faire avaler par un joli crocodile. Mais qu'importe, si vous êtes muni d'une gomme et de beaucoup d'optimisme…

Hilarant, ce livre amène l'enfant comme l'adulte à prendre du recul par rapport au texte en s'appuyant sur une image qui le contredit, tout comme dans *Mon chat le plus bête du monde*. Reste alors à savoir si l'on se fie à ce qu'on lit ou à ce qu'on regarde…

C'est très bien fait et accessible à tout âge.

Former les jeunes à la dimension humaine du travail

60e rencontre de la FEEC/SIESC à Rome, juillet 2015

Cette année c'est la soixantième rencontre de la FEEC/SIESC[1] à Rome. Nous sommes réunis pour ces moments de réflexion et de rencontres intenses. Les participants, plus d'une soixantaine, arrivent de quatorze pays d'Europe. Le thème de la rencontre choisi par les Italiens est *"Otium et negotium*[2] *:* former les jeunes à la dimension humaine du travail". L'*otium* est présenté comme quelque chose de positif, de formateur.

Les conférences sont variées : "Jeunes et travail : entre projets et incertitudes" dans la société, à l'école, dans la famille, en Italie, en Europe et dans le monde. La conférence faite par Sofia Corradi, qui a participé à l'élaboration et au développement du projet européen Erasmus, "Jeunes et travail : quelle pédagogie pour la génération de l'incertitude" parle abondamment de cette expérience enrichissante qu'est Erasmus. Marco Cappeletti, qui travaille à la direction générale pour les jeunes au Ministère, nous parle d'un projet qu'il dirige, la *peer education*, qui veut favoriser la coopération des jeunes et de leurs professeurs. Les jeunes participent à des projets qui les engagent. Leurs parents sont aussi appelés à s'investir dans l'école et dans les études de leurs enfants.

Après les conférences, un temps est dédié aux questions de l'assemblée et aux réponses des intervenants. Comme d'habitude les groupes de travail permettent d'échanger sur le thème avec des expériences différentes selon les pays.

Comme le lieu de la rencontre se prête bien aux visites, nous affrontons la chaleur intense pour nous promener dans la Ville éternelle lors des deux fins d'après-midi libres. En groupe nous visitons dans le quartier de *Trastevere* le *Palazzo Corsini,* siège de l'*Accademia dei Lincei,* "l'Académie des Lynx", qui accueille des scientifiques et maintenant des littéraires du monde entier et qui a eu comme membre éminent Galilée. Nous visitons également la belle église *Santa Maria in Trastevere* et ses mosaïques. Un autre jour nous voyons la *Via Appia*, malheureusement fermée au trafic et visitons le sanctuaire marial de la Madonne du Divin Amour dans les collines romaines. L'église la plus ancienne est remplie d'ex-voto les plus hétéroclites, la nouvelle, construite par un franciscain, comprend des vitraux très colorés. Un autre lieu du site frappe plus particulièrement : une chapelle en plein-air, construite par des Tziganes pour des Tziganes en l'honneur d'un martyr tzigane.

Le dimanche certains Français, et peut-être d'autres participants, "s'échappent du travail" pour rejoindre la Place Saint-Pierre et prier avec le Pape qui prononce l'Angelus. Moment d'intense émotion m'a-t-on dit !

Pour ceux qui peuvent rester pour l'excursion après la clôture de la rencontre nous avons la chance de parcourir 37 km en bateau sur le Tibre en voyant différents oiseaux. Nous arrivons à Ostia Antica que nous visitons : un grand saut dans le passé ! Après le déjeuner il reste même un peu de temps pour que certains participants puissent se baigner dans la mer ! Ainsi se termine le séjour et nous nous donnons rendez-vous l'année prochaine en Roumanie, à Cluj, ville universitaire et capitale de la jeunesse cette année.

Comme toujours en Italie, l'accueil est chaleureux, l'hébergement est très confortable derrière le Vatican à la *Casa del Buon Pastor*, maison religieuse. De mon point de vue ces établissements religieux romains sont vraiment luxueux et me communiquent un certain malaise, surtout quand on croise dans les rues de la ville des gens qui dorment dehors ou des migrants. Bien sûr il y a les Sœurs de la Charité, de Mère Teresa, près du Vatican qui offrent des repas, mais ne pourrait-on pas ouvrir ces maisons religieuses à tous ces déshérités plutôt qu'aux touristes qui ont des moyens ? Grand débat, mais le message du Pape pousse bien dans ce sens...

Catherine Le Coz
Isère

1/ FEEC : Fédération Européenne d'Enseignants Chrétiens dont l'ancien nom était SIESC : Secrétariat International des Enseignants Secondaires Catholiques.

2/ Otium : loisir (sens positif)
Negotium (négation de l'otium) : sphère des obligations sociales, politiques...

Échos du Bureau International

Pour la deuxième année consécutive, le Bureau International s'est déroulé dans les locaux des Chrétiens dans l'Enseignement Public. Pour cette rencontre, du 10 au 23 juillet 2015, étaient présents : Hervé Morissette (Inde), aumônier du Bureau International, Irène Yamba (Togo) coordinatrice d'Afrique, Rosalinda Francia (Philippines), nouvelle coordinatrice d'Asie, MariCarmen Murillo (Équateur), nouvelle coordinatrice d'Amérique latine, Paulette Molinier et Suzanne Cahen, membres du Conseil d'Administration de Dialogue et Coopération. À certains moments, l'Europe a été représentée par Jean Kayser et Gabrielle Gaspard.

Fidèles au poste, les traducteurs et cuisinières bénévoles n'ont pas compté leur peine pour que tout se passe au mieux. De nombreux amis sont venus nous rendre visite.

Une célébration eucharistique à la mémoire de Jacqueline Cretté a ouvert les travaux. Le dernier jour, la messe de clôture a été tournée vers l'action de grâces.

Un temps important a été pris pour une connaissance plus approfondie des uns et des autres et pour l'organisation du Bureau, moments indispensables pour une bonne mise en route des deux nouvelles coordinatrices.

Les apports des différents continents concernant la géopolitique de chacun, l'Éducation, l'Église et les Équipes Enseignantes ont permis, après réflexion, de dégager un certain nombre de convergences transversales. Nous avons constaté que nous vivions des choses semblables, tant au niveau de nos conditions d'enseignants que de nos engagements citoyens ou vis-à-vis de l'Église.

Tout au long de la rencontre, nous avons fait l'expérience d'une très forte amitié.

La charge de travail de chaque délégué (travail professionnel, travail de coordination...) est importante durant toute l'année. Pour permettre une vie des Équipes, riche et fraternelle, il semble nécessaire de tirer parti de cette rencontre annuelle pour effectuer des tâches qui faciliteront la communication des uns vers les autres et allégeront le travail des responsables. Cela nous a conduits, à plusieurs reprises, à prévoir des temps personnels, en particulier pour éclaircir les textes élaborés en commun. C'est ainsi que les rapports continentaux ont pu être affinés.

Les sommaires des deux bulletins à venir ont été longuement travaillés après beaucoup d'échanges et de réflexion.

Pour permettre de voir l'importance de la dimension internationale du Mouvement, les participants ont choisi de consacrer le bulletin n° 78 au Bureau International. La question suivante a été posée : *"Ce que nous faisons ici est enrichissant pour nous. Cela nous donne une vue globale de la vie et des Équipes Enseignantes. Jusqu'où cela rejoint-il les équipiers ?"*.

Pour le n° 79, le choix a été unanime pour prendre comme thème : "Peurs et/ou confiance". Nous savons bien que ce thème a déjà été traité dans *Lignes de crêtes*, mais il a fait l'unanimité de tous les présents.

Chacun est reparti plein d'enthousiasme, avec beaucoup de souvenirs dans la tête, et des projets concrets à mettre en œuvre.

Paulette Molinier et
Suzanne Cahen

La vocation et la mission de la famille dans l'Église et dans le monde contemporain,

Synode des évêques, octobre 2014, octobre 2015.

Essai de synthèse à partir de différentes contributions d'équipes CdEP

(Union Parisienne, Ardennes, Marseille, Lyon, Tours, Sud-Est, Angers, Lorraine).

À l'automne dernier, on a constaté un peu partout l'intérêt suscité par le synode des évêques, dont le sujet est **la vocation et la mission de la famille dans l'Église et dans le monde contemporain.** Les articles dans la presse ont été nombreux, en raison des thèmes abordés et aussi du fait que les lignes semblaient bouger au Vatican. Mouvements et associations d'Église, de même que paroisses et diocèses se sont emparés du sujet. Plusieurs équipes CdEP y ont consacré une ou plusieurs réunions d'équipe, et ont produit quelques textes dont les pages ci-dessous essaient d'être une synthèse.

Reprenons l'intitulé de ce synode : la vocation et la mission de la famille dans l'Église et dans le monde contemporain. La famille ou les familles ? La famille n'a pas toujours été celle que nous connaissons aujourd'hui, à savoir le modèle occidental, les parents et leurs enfants, famille dite nucléaire. Sans remonter aux familles élargies d'autrefois où cohabitaient sous le même toit trois générations, il faut insister aujourd'hui sur la diversité des familles : à côté de la famille classique, il y a la cohabitation, juvénile ou non, les familles recomposées, avec peu ou beaucoup d'enfants, les familles monoparentales ou encore les familles homosexuelles. Ces familles connaissent aussi des conditions de vie bien différentes, qui influent sur les relations des parents avec leurs enfants. Si tout le monde a une famille, n'oublions pas les personnes célibataires, veufs, veuves, séparé(e)s, divorcé(e)s non remarié(e)s, toutes personnes dont le document synodal, sans complètement les oublier, ne développe sans doute pas suffisamment le rôle.

Enfin, **une autre acception** peut être donnée à ce mot famille, c'est la famille que constitue notre équipe de base, et aussi notre association. Certains appartiennent à leur équipe depuis tant d'années qu'elle leur est devenue une seconde famille.

Nous tous aujourd'hui, vivons dans un monde qui est *"difficile, mais c'est ce monde qui nous est donné par grâce, et que nous avons à affronter, comprendre et évangéliser"*. D'autre part, l'Église nous demande "une attitude d'écoute du monde, sans juger". Nous allons fréquemment retrouver ce constat, dans les différentes contributions qui nous sont parvenues : constat lié à **deux thèmes principaux** très présents, à savoir la notion de **différence**, qui se décline de façons variées, et la notion de **transmission**.

La différence la plus importante, évoquée par toutes les contributions, est celle qui apparaît entre la vision de l'Église quant à "la vocation et la mission de la famille" et les réalités vécues sur le terrain.

Passons à quelques exemples précis, développés dans les textes envoyés.

Tout d'abord **la question des divorcés-remariés.** Pour le groupe de l'Union Parisienne : *"Les divorcés-remariés sont privés des sacrements de l'Eucharistie et de la Réconciliation, indépendamment de leur itinéraire personnel, de leur histoire, de leur souffrance. Autant on peut admettre qu'il n'y ait pas de remariage sacramentel, autant il est difficile d'admettre cette exclusion de l'Eucharistie et de la Réconciliation. C'est la nature même du sacrement qui est questionnée : est-il réservé à une élite ? Qui est digne du sacrement, ne sommes-nous pas au même point devant le sacrement ?"*.

Le groupe ardennais, sur cette même question écrit : *"celui qui vit un échec de couple doit surtout être réconforté par ses frères chrétiens afin qu'on n'ajoute pas du malheur au malheur".*

Une autre contribution, de Lyon, fait référence à l'attitude différente de l'Église officielle face à un prêtre réduit à l'état laïc, par contraste avec les personnes divorcées-remariées : *l'un peut communier, mais pas les autres.* Dans les deux cas, n'y a-t-il pas eu échec d'une première vocation ? Et que doit-on attendre de l'Église, une stricte application de la loi, juridique, ou une attitude résolument pastorale, qui consisterait à accueillir l'échec ?

Un autre exemple, abordé par un autre groupe, est **la question des personnes homosexuelles,** particulièrement à l'occasion du vote de la loi autorisant le mariage pour tous. Je cite : *"Nous avons ressenti dans notre équipe que chacun n'est pas dénué d'a priori, de représentations, de convictions... ; mais catholiques, nous avons surtout mal vécu la mobilisation de la rue catholique pendant toute cette période... ; une rue catholique identitaire, fière de ses convictions et de sa visibilité bruyamment exposées, [...] sûre de sa mission salvatrice d'un monde égaré, et de fait en connivence avec les droites extrêmes. Nous avons vite vu que nous n'en voulions pas, que nous ne pouvions à aucun prix être de ce bord ni être suspectés de le cautionner".* Là encore, écart entre la position affichée par l'Église officielle, en particulier dans certains diocèses et reprise par certains catholiques, et la réaffirmation des valeurs et convictions de CdEP.

On retrouve dans une autre contribution cette défiance envers des positions catholiques sûres d'elles-mêmes, ainsi *"les familles chrétiennes dans la norme ne m'intéressent que si je peux les ouvrir à la compréhension de ceux qui ne sont pas dans la norme !"*

Une autre équipe, celle de Tours, précise : *"On se construit tous dans le bancal".*

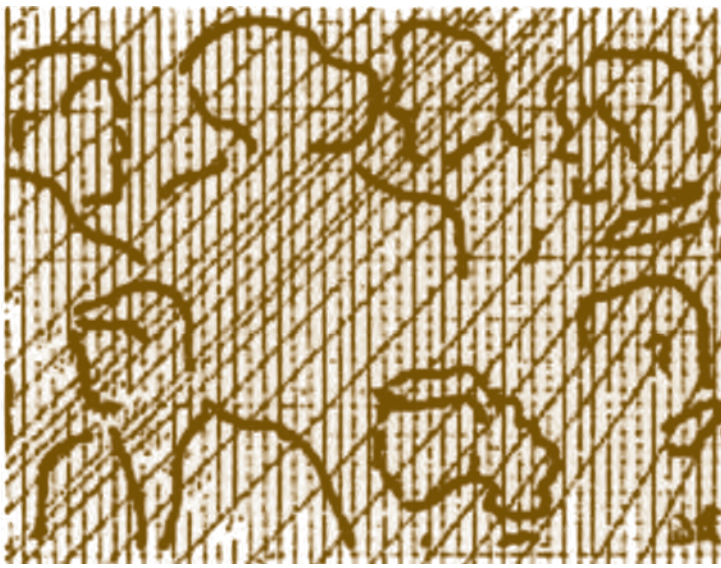
D'où le rappel du texte du Vatican : "Nous devons aider chaque famille comme elle est".

Pouvons-nous entendre ce conseil comme d'abord une référence *à la miséricorde de Dieu ? Jésus nous aime tel qu'on est, avec notre part d'ombre et de lumière. N'a-t-il pas dit : "je ne suis pas venu pour les bien-portants, mais pour les pêcheurs" ?* Nous pouvons voir là un appel à inventer, et d'abord à *"accueillir ces nouvelles manières de vivre en famille".*

On retrouve cette notion de différence entre les réalités vécues par les familles, elles-mêmes dans une grande diversité : familles sûres d'elles-mêmes et de leurs valeurs, ou familles fragilisées, familles en souffrance.

Enfin, une 3e différence, abordée par des groupes d'âge plus mûr, est celle entre ce monde d'aujourd'hui, et ce que nous avons vécu autrefois. Et là, contrairement à ce qu'on aurait peut-être attendu, il ne s'agit pas de déplorer le monde d'aujourd'hui, mais d'y trouver des raisons d'espérer, **"dégager certains aspects des temps nouveaux qui ne sont pas négatifs".**

Ainsi, du fait de la cohabitation, ou concubinage, *"le mariage n'est plus vu comme un commencement ; il est un aboutissement, une expérience de vie commune qui permet aux deux personnes de décider si elles se sentent suffisamment fortes pour s'engager plus loin ; le sens du mariage a évolué et l'Église doit en tenir compte".* On trouvera ailleurs des propositions pour permettre de réfléchir à cet engagement, de le renforcer.



Éducation transmission

Ce thème se retrouve dans de nombreuses contributions, à la fois parce que *la famille est le lieu d'unité, de transmission, et d'hospitalité,* et bien sûr, parce que CdEP regroupe des personnels de l'Enseignement public, donc la transmission et l'éducation sont notre socle humain et professionnel.

Un premier constat. Nombreuses sont les générations qui se sont éloignées de l'Église, du fait de l'application *"d'un légalisme rassurant, mais pouvant conduire à la sclérose et à la culpabilisation. Les générations plus jeunes, qui ne sont pas encombrées de cette tradition vieillie, peuvent percevoir la parole d'Église de façon plus positive".* Il y a là tout un chantier à mettre en oeuvre dans les mouvements et associations comme dans les paroisses.

Un autre aspect concerne **le rapport des familles à l'institution qu'est l'Église mais qu'est aussi l'école.** Si nous partons de la vie dans l'école, notre milieu de vie, nous affirmons que le dialogue est fondamental. À partir de là, les réalités évoquées entre familles et école sont valables pour les relations entre familles et Église ; le groupe de Marseille en tire quelques conséquences et propositions :

- L'importance de l'accueil, allant jusqu'à l'accomplissement; oser se mettre dans une autre logique que celle du droit canon pour permettre à chacun, en lui faisant confiance, d'aller vers sa vérité.

- Ne pas craindre le dialogue, jusqu'à la confrontation. Comme nous l'avons déjà pointé dans la première partie, *le langage de l'Église officielle sur la famille est à des années-lumière des pratiques des couples chrétiens, ainsi sur la notion d'"ouverture à la vie".*

- La très grande diversité des familles doit être perçue comme une chance *"un peu comme il y a quatre Évangiles. Parce qu'il n'y a pas un modèle unique de transmission, les familles vont devoir s'ajuster entre elles, et l'Église doit favoriser ce processus : il y a une dynamique dans la rencontre des familles entre elles,* ***l'évangélisation est une réalité profondément horizontale".***

Enfin, là encore pour cet enjeu de la transmission, il faut **oser proposer, inventer**; un autre exemple : quel accueil aux demandes de sacrements des couples ? L'équipe ardennaise répond : *"Il ne s'agit pas de donner à la légère des sacrements qui seraient "bradés" à la demande. Mais il ne faut pas faire prendre solennellement des engagements dont on sait pertinemment qu'ils ne seront pas tenus, ainsi pour inscrire l'enfant au caté quand on sait que le contexte social le rendra difficile : on pourrait admettre que l'engagement à l'éducation religieuse puisse prendre d'autres formes que la seule présence au catéchisme".*

En fait, nous rappelle-t-on de Lyon, *"l'Évangile fait vivre. Il n'est pas seulement promesse de Vie Éternelle mais il donne des clés pour le "vivre ensemble".* ***C'est cela que l'on doit transmettre aujourd'hui aux enfants : la joie de l'Évangile qui donne sens à la vie"***, les enfants dont le groupe de Tours insiste sur leur place, au coeur de chacune de ces familles aussi diverses soient-elles.

Moins de normes et plus d'incitation à la responsabilité

En conclusion, *"nous avons bien conscience de nous inscrire dans une longue histoire collective. Notre espérance est qu'elle poursuive sa route toujours neuve".*

Pour cela tous les groupes insistent sur la nécessité de proposer, d'inventer, de s'appuyer sur une pédagogie du projet. Comme pour l'ouverture à la vie citée ci-dessus, *"il faudrait moins de normes et plus d'incitation à la responsabilité".*

J'emprunte la dernière phrase au groupe de Marseille. **À chacun de prendre ses responsabilités pour que l'évangélisation soit vraiment conçue comme un dialogue : le Christ lui-même a scruté le coeur des hommes et les a amenés par un dialogue vraiment humain à la lumière divine ; de même ses disciples, profondément pénétrés de l'Esprit du Christ, doivent connaître les hommes au milieu desquels ils vivent, engager conversation avec eux, afin qu'eux aussi apprennent dans un dialogue sincère et patient, quelles richesses, Dieu, dans sa munificence, a dispensées aux nations... (*Ad Gentes* §11).**

Jacqueline Xhaard
Pour le CA de CdEP

Adieu à Marie-Pierre...

Nous venons de perdre une amie chère ! Et son départ nous plonge dans une infinie tristesse.

Elle s'est éteinte le 24 juillet 2015 après avoir combattu sans relâche pendant trois ans une maladie qui malheureusement n'a pu être enrayée.

Chaque fois que Marie-Pierre Huet se confiait à nous au sujet de son état de santé, elle semblait appréhender la maladie avec une sérénité qui suscitait notre admiration.

Quand je lui ai téléphoné en début de semaine dernière, elle était épuisée mais, à sa voix, je la sentais être en paix. Elle m'a dit qu'elle était bien entourée par sa famille et ses amis et que CdEP était sa seconde famille.

Elle a été très active au sein de l'association et a participé fidèlement à nos différentes rencontres chaque fois que sa santé le permettait.

Marie-Pierre, ce tapis rouge que tu voyais se dérouler devant toi, tu l'as emprunté pour rejoindre Jésus-Christ, les membres de ta famille et tes amis déjà partis.

Tu resteras toujours présente dans notre cœur.

Comme l'ont si bien dit tes amis Claire et Bernard Lepage, nous resterons unis les uns et les autres autour de ton merveilleux souvenir, dans une même espérance.

Michèle Lesquoy
pour tes amis
de CdEP

Rencontre Nationale 2016

Les 2 et 3 avril 2016

Assemblée Générale de l'Association

Au Centre Mambré 2 rue du parc à Saint Jacques sur Darnetal (76160)

Marie-Claude Blais, maître de conférences émérite en sciences de l'éducation à l'Université de Rouen, interviendra sur la thème

"Transmettre aujourd'hui"

à partir du livre qu'elle a coécrit avec Marcel Gauchet et Dominique Ottavi, *Transmettre, Apprendre* (Stock 2014).

Le martyre de saint Étienne

Bernardo Daddi, (1280-1348), fresque, 1324 ; église Santa Croce, Florence

La fresque est coupée par une muraille dans laquelle s'ouvre une haute porte, cela crée deux scènes indépendantes qui se lisent de gauche à droite. À gauche, un vaste bâtiment vu de l'intérieur s'ouvre sur une grande salle surmontée d'une loggia, la décoration sculptée et les tentures sont très raffinées. Il s'agit d'une salle où s'exerce le pouvoir : un vieillard vêtu de pourpre, assis sur une cathèdre de marbre, tend autoritairement sa dextre, il ordonne à deux autres vieillards richement habillés, de saisir un homme jeune, vêtu de blanc et tonsuré, saint Étienne reconnaissable à son auréole.

Étienne est un membre actif de la communauté chrétienne qui vient de naître à la Pentecôte, mais c'est un juif de culture grecque, et comme sa communauté se sentait délaissée par rapport aux juifs de culture hébraïque, les apôtres l'ont choisi, avec six autres, pour s'occuper des questions matérielles, *"parce que leurs veuves étaient oubliées dans le service quotidien"*. Cette responsabilité "diaconale" n'empêche pas Étienne de prêcher dans les synagogues, où il proclame que le Christ Jésus est le nouveau Moïse, car pour lui la conversion doit se faire par la raison, à partir de la lecture et de l'exégèse des livres bibliques. Comme il conclut : "*Hommes à la nuque raide, incirconcis de cœur et d'oreilles, toujours vous résistez à l'Esprit Saint ; vous êtes bien comme vos pères. Lequel des prophètes vos pères n'ont-ils pas persécuté ? Ils ont même tué ceux qui annonçaient d'avance la venue du Juste, celui-là même que maintenant vous avez trahi et assassiné"* ; ces paroles le conduisent à une comparution devant le Sanhédrin, suivie d'une condamnation par le grand Prêtre : lapidation pour blasphème. Étienne regarde le ciel, *"il vit la gloire de Dieu et Jésus debout à la droite de Dieu". "Voici, dit-il, que je contemple les cieux ouverts et le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu".*

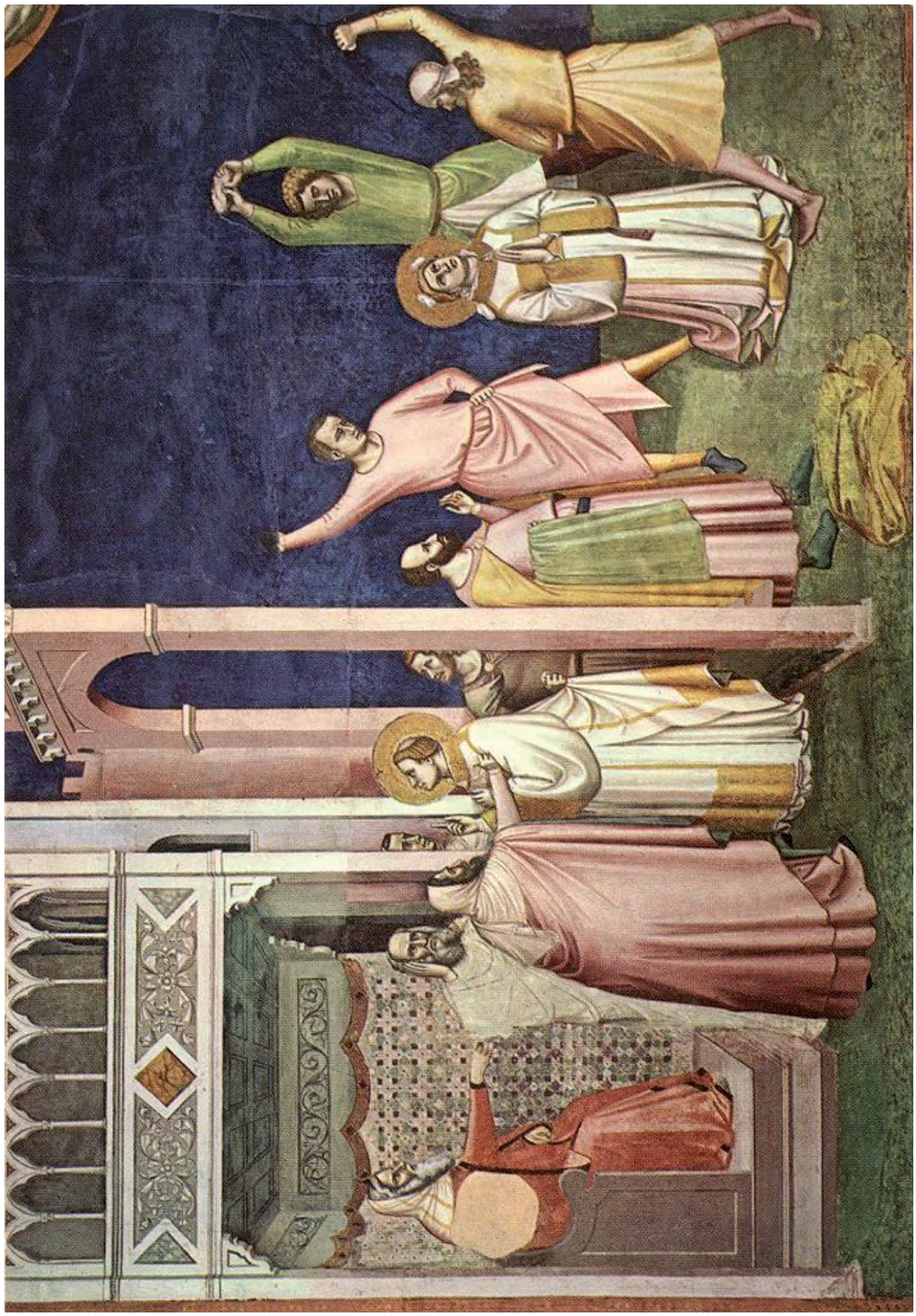
Tout le mouvement des bras et des regards des juges va vers la droite, tandis qu'un homme sous la porte, tire Étienne par son habit aussi dans cette direction. Ce mouvement horizontal opposé à la position d'Étienne traduit son expulsion de la salle, et il nous permet de sortir de Jérusalem pour passer à la seconde scène, celle de la lapidation.

La composition y est totalement différente, un ciel sombre remplace le palais, et tous les mouvements et regards convergent vers Étienne qui au centre et à genoux, prie et pardonne à ses bourreaux. Ce sont des hommes jeunes qui ont déposé leurs manteaux pour être plus à l'aise, ils sont armés de pierres et s'apprêtent à frapper, seul le barbu de gauche regarde immobile, c'est Saul, le futur saint Paul, qui garde les vêtements.

La relation entre ce premier martyre et la mort de Jésus est importante, surtout dans la scène de la condamnation, le peintre suit le texte des Actes qui fait le parallèle entre la mort du Christ et celle de son disciple. Mais alors que le Christ est généralement représenté le regard tourné vers son juge, Étienne regarde vers le ciel, *"Voici, dit-il, que je contemple les cieux ouverts et le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu"*. Une lapidation est bien sûr très différente d'une crucifixion, mais l'attitude du supplicié et son regard sont comparables à celle de Jésus : *"Tandis qu'ils le lapidaient, Étienne prononça cette invocation : "Seigneur Jésus, reçois mon esprit". Puis il fléchit les genoux et lança un grand cri : "Seigneur, ne leur compte pas ce péché". Et sur ces mots il mourut".*

La fidélité au texte n'empêche pas la mise en scène dans un contexte du XIVe siècle : palais de style renaissance italienne, tonsure ecclésiastique et mains jointes d'Étienne, qui sont propres au Moyen-Âge ; par contre son vêtement n'est pas une dalmatique alors qu'il est toujours décrit comme le premier diacre.

La grande originalité de cette représentation concerne la retenue des sentiments et des actions, pas de grands gestes, pas de visages haineux, pas de couleurs violentes... La force de la représentation est dans la sobriété et la précision des gestes. Quelle différence avec nos images qui misent tout sur l'émotion ! C'est peut-être justement dans cette absence que réside la force de l'image, cette scène abstraite devient un archétype de la violence meurtrière, et nous sommes renvoyés aux images les plus insoutenables de l'actualité : un homme est condamné pour blasphème, pour avoir critiqué la foi de ses pairs,

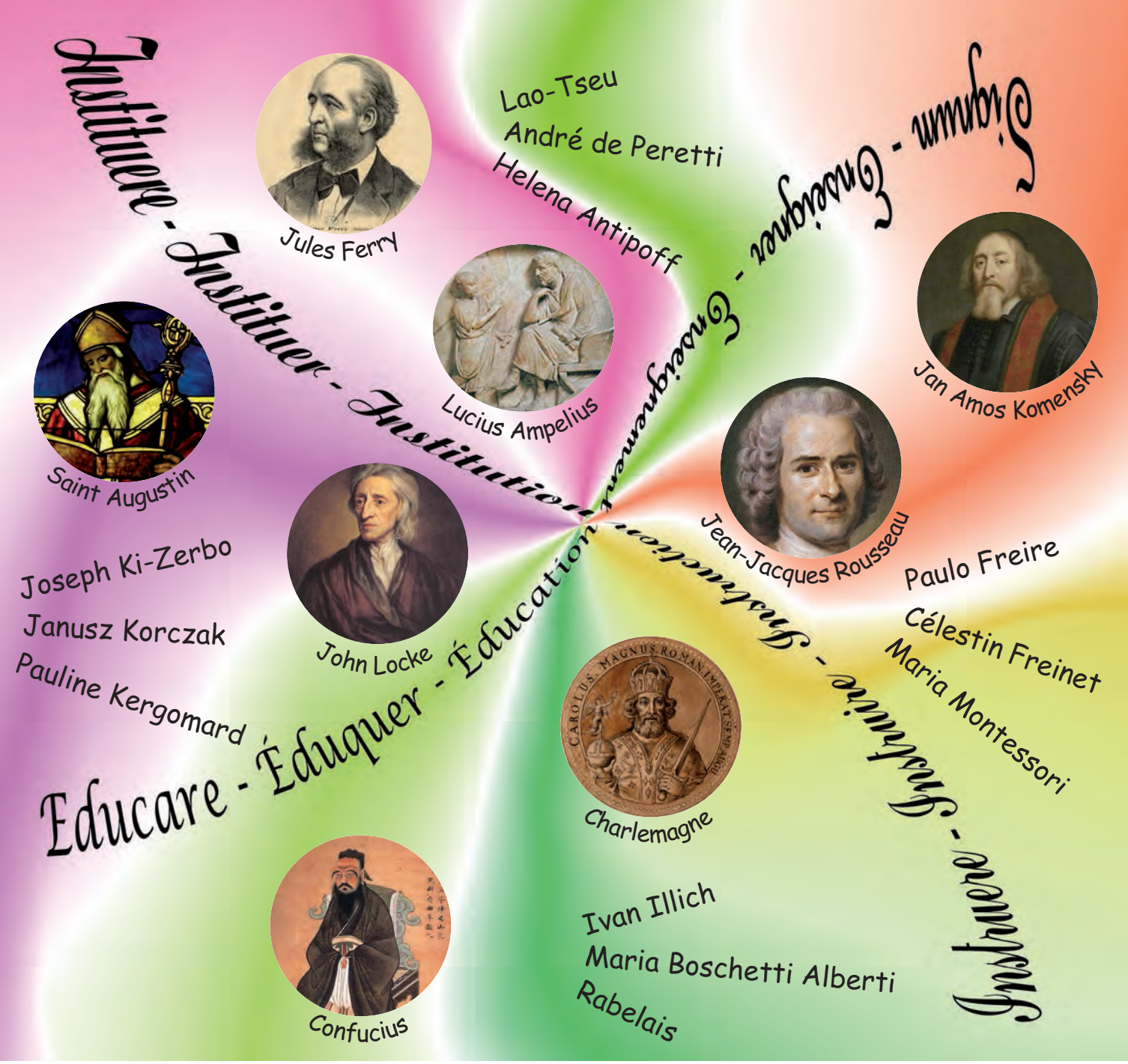


Le martyre de saint Étienne ; Bernardo Daddi, (1280-1348), fresque, 1324 ; église Santa Croce, Florence

pour avoir essayé de convaincre non par la violence mais par la simple parole, et la sentence est exécutée par des hommes ordinaires, dont l'un deviendra le disciple par excellence, *"Saul, lui, était de ceux qui approuvaient ce meurtre".*

Serge Ceruti

Les citations sont extraites des Actes des Apôtres, *chapitres 6, 7 et 8,1. Traduction TOB*
site : htttp://imagesbible.com
blogs : http://artbiblique.hautetfort.com/
http://www.prier.presse.fr/chroniques/art/



Comité de Rédaction :

Suzanne Cahen
Pierre Darnaud
Jean-Louis Gourdain
Chantal Guilbaud
Monique Judenne
Bernard Lepage
Anne-Marie Marty
Mireille Nicault
Catherine Réalini
Marie-Inès Silicani
Édith Tartar Goddet
Isabelle Tellier

Collaborateurs :

Serge Ceruti (iconographie)
Georges Million, Dominique Thibaudeau (dessins)
Tcho Picault, Françoise Pontuer (secrétariat)
Andrée Fabre, Paulette Molinier, Juliette Panek (relecture)

Chrétiens dans l'Enseignement Public - 67 rue du Faubourg Saint-Denis 75010 Paris
Tél. : 01 43 35 28 50 - site électronique : http://www.cdep-asso.org/ - courriel : cdep-asso@orange.fr